

Koczowski

JULES SŁOWAŃSKI

1809-1849



PARIS
ASSOCIATION FRANCE-POLOGNE
5, RUE GODOT-DE-MAUROY
1927

Bibliothèque Maison de l'Orient



129582



JULES SŁOWACKI

1809-1849

14 juin 1927

Quel est ce chef inconnu, que, parmi les drapeaux et les fleurs, tout un peuple en extase porte vers les arcs de triomphe qui l'attendent en Pologne?

Il ressemble, ce cortège, à celui d'un couronnement. Ne le porte-t-on pas au Château Royal de Wawel, berceau de sa race ? Est-ce un roi qui rentre dans son royaume ?... Le seul roi que la République polonaise trouve aujourd'hui digne de l'héritage de ses glorieux prédécesseurs ?

C'est le Roi-Esprit, l'incarnation de la destinée indomptable de sa nation.

Il se nommait Kościuszko à l'aube de la renaissance nationale, Poniatowski lors de l'épopée napoléonienne, Mickiewicz le prophète, au milieu du siècle ; aujourd'hui il se nomme Słowacki, *le poète qui n'a jamais désespéré.*

Ainsi le Château-Royal de Wawel dont les cryptes reçoivent après les rois, les soldats, les prophètes, les poètes, devient le foyer vivant de l'amour, de la volonté. Plus qu'un monument, il est le cœur de la nation qui doit régler sa destinée. Le spectacle de cette transfiguration de la Royauté traditionnelle en règne du Roi-Esprit, d'une *dynastie* en une *conscience* est unique et mérite toute l'attention.

La République polonaise se cristallise autour de son principe ; ce principe réside dans la conception du Roi-Esprit. La Pologne est un pays hanté par l'Esprit, il est préférable pour l'humanité qu'il soit Saint.

*
**

Kościuszko, Poniatowski, Mickiewicz..... Ils ont précédé Słowacki dans les cryptes de Wawel. Kościuszko élargit l'idée de la lutte pour l'*indépendance* en associant la Pologne aux Etats-Unis.

Poniatowski représente à travers l'Europe l'*honneur* polonais dans l'épopée napoléonienne.

Mickiewicz associe le travail de la *conscience* polonaise à l'élaboration de la démocratie universelle, par le Collège de France — par la France.

Le monde a retenu ces noms sans peut-être toujours comprendre tout ce qu'il y avait d'immensément humain dans ces gestes de soldats et de prophètes polonais. Leur portée universelle fut cependant plus facile à mesurer par l'équivalence d'autres noms associés à ce labeur : Lafayette, Michelet, Victor Hugo, et tant d'autres qui, en langage français, expriment l'Humanité.

Mais maintenant à côté de Kościuszko, Poniatowski, Mickiewicz, voici ce poète presque totalement inconnu — Słowacki — le plus difficile à pénétrer parce que le plus polonais dans sa forme, et en même temps le plus universel dans l'ensemble de son œuvre, parce que le plus dégagé de toute contingence, le plus exclusif des artisans du Verbe.

En lui la fusion des éléments d'Occident et d'Orient prend la forme d'un combat spirituel sans trêve, mais les principes de l'un et de l'autre qu'il incorpore dans son œuvre en font une architecture de devenir d'une incroyable et organique vitalité.

*
**

La Pologne fut brisée comme une statue en fragments : quoi de plus naturel que ses artisans, poètes, penseurs, soldats, n'aient songé qu'à la seule tâche possible : celle de reconstruire la nation autour de son propre principe vital ? Tel fut le travail de l'époque romantique en Pologne, en cela infiniment plus créateur que le mouvement romantique en Occident. Sans doute, avec leur époque, les Polonais plongent dans leurs racines nationales — dans leurs origines ethniques — avec leur époque ils créent la légende de leur patrie — avec leur époque encore ils élargissent l'horizon de leurs recherches par tout l'apport humanitaire — plus encore — par cette nouvelle solidarité évolutionniste qui va jusqu'à la conception de l'unité cosmique de l'être. Ils n'ont, certes, rien inventé, rien improvisé dans ces domaines qui n'eût été déjà mis à l'ordre de l'époque par les chants ossianiques, par Byron, par Goethe ou par Shelley, par les mystiques ou par les évolutionnistes français, par les poètes et par les philosophes européens... Rien, sauf pourtant une chose unique au monde : *l'expérience de leur propre nation*, et dans cette expérience une clarté — une seule — mais combien décisive : *le salut par l'amour* — par l'amour plus élevé, plus pur, plus humain, plus spirituel, moins hypocrite, moins chauvin, moins jaloux — mais surtout plus agissant.

*
**

Les principes autour desquels sont organisées ces unités mystérieuses, les nations, sont irréductibles. Chacun d'eux est génial, c'est-à-dire irremplaçable, unique dans sa vitalité propre. L'humanité — comme l'art — n'est pas une résultante d'opérations métriques de rapiécements entre « grandes » et « petites » nations, mais bien le total de ces nombres premiers irréductibles. Chacun d'eux représente un organe nécessaire à la vitalité du tout.

On n'explique pas l'Égypte par la Grèce, ni la France par Rome, on ne remplace pas Racine par Shakespeare, ou Byron par Goethe.

Seule, l'initiation, sans léser en rien ces valeurs, nous permet de les échanger, organisant ainsi la vie sur une base universelle. Cette opération de transfert et de projection doit s'accomplir dans une atmosphère chaude et vibrante comme tout acte géséique.

Ce travail mystérieux engendre les disciplines, les cultes, les religions ; ne sont-elles pas des genèses en marche ?

La Pologne garde ardente sa puissance occulte, et, pareille à toute unité créatrice, elle réclame une initiation, une discipline, pour qui veut l'approcher.

Aujourd'hui, pleine de vitalité, s'organisant comme une volonté autour de son propre principe, elle est digne de l'attention, plus que jamais — surtout parce qu'elle le fait *après son siècle de tragique expérience*.

C'est par cette expérience et par cette clarté — par ce martyre et par cette révélation — que la Pologne s'est sentie proche du Christianisme jusqu'à se croire le Christ des nations — c'est par cette religion de l'amour qui seule peut sauver l'humanité et en elle les patries, leur patrie.

Cet aboutissement à la solidarité humaine n'est-il pas frappant à l'heure où tant de doctrines dominatrices, telles les parasites tuant la plante, ont dénaturé l'élan romantique en un sauvage impérialisme de race ?

Mais il ne s'agissait pas ici d'être le peuple « élu », il s'agissait de *réaliser l'idéal par l'amour de l'idéal* — seul intermédiaire possible — donc universellement obligatoire. Or, Słowacki a vu que les racines de cette « mission » plongent plus profondément vers le martyre, plus profondément que la race, que l'humanité même, — il identifia l'amour avec le principe de la vie — il divinisa l'existence par une ascension créatrice — et il comprit qu'il faut entraîner la conscience universelle dans cette voie — la Pologne devenant ainsi non plus le but — mais *l'organe* de cet entraînement.

*
**

Le romantisme polonais fut l'époque la plus ardente de la reconstruction nationale ; malgré toutes ses affinités avec les romantismes européens, il ne peut être compris qu'en fonction de la destinée de sa propre nation. De même, l'œuvre de Słowacki ne peut être révélé qu'à celui qui se soumet à une initiation pieuse et patiente.

Or, dans la Pologne qui résume peut-être le plus profondément l'Orient et l'Occident dans leur fusion inévitable, Słowacki est le plus représentatif de ce fait. Il s'est assimilé l'Occident dans toute *l'objectivité* de ses monuments, dans *l'ordre* de sa pensée, dans la *plasticité* de son art, depuis la Grèce jusqu'à ses contemporains français et anglais ; mais il garde de l'Orient, par un merveilleux atavisme aryen, *cette force mystérieuse de vitalité qui crée les mythes*. Ce n'est pas qu'il fasse de son art l'instrument d'une utilité, mais il ne peut concevoir ni l'art, ni la vie, ni la pensée, ni le sentiment, séparément, *in frigore*, sans la volonté de devenir qui les organise en un tout, en un Etre.

N'est-ce pas cette vitalité de l'Orient auprès de laquelle nos philo-

sophies, nos arts, nos religions même, ne donnent pas l'impression de cette floraison unique qui caractérise par exemple la Vedanta, des Oupanichads — ceux-là étant religion, philosophie, art, tout ensemble, mais surtout volonté, discipline, entraînement où l'individuel ne se détache pas de l'universel, le beau du vrai, ni le futur du présent.

*
**

Słowacki traverse les influences comme une plante traverse les couches de terrain : sans effort, par l'élan seul du germe qui assimile ou rejette les éléments mais qui, surtout pousse plus haut — et plus haut que ses racines dans la glèbe, élance à travers l'atmosphère sa tige. Elle porte vers le soleil, en offrande tout ce qu'elle a puisé autour d'elle mais transformé déjà en sa propre fleur.

Tel est l'itinéraire de Słowacki, sa propre genèse spirituelle à laquelle il veut associer tout être vivant. Ainsi, son œuvre évoque l'image du lotus de la divine légende aryenne :

La plante merveilleuse, après avoir vaincu la dure emprise de la terre, surnage l'onde traîtresse, résiste aux vents qui dispersent — s'élève vers le soleil — et dans la corolle de sa fleur porte vers lui l'Enfant qui deviendra Dieu.....

C'est le cœur humain qui divinise les éléments de la vie en les important dans sa propre ascension vers la réalisation finale.

*
**

L'œuvre de Słowacki est la plus merveilleuse éclosion du mythe solaire. Paré d'une beauté radieuse par la magie de son Verbe, humanisé par son amour, transporté sur le plan immortel par son écriture flamboyante, ce mythe devient palpable, accessible, désirable pour tous. Par une suite de transfigurations de plus en plus sublimes à travers ses poèmes, ses drames, ses versets pareils aux livres saints, dans ses lettres adressées à sa mère, à ses contemporains, Słowacki arrive à dépouiller tout artifice, toute petitesse dans son ascension créatrice.

Il est lui-même le devenir incarné dans l'art dont la force constructive transforme les humbles et les grands, les nations et les races.

Il est l'exemple et la preuve de sa religion d'amour — son apothéose.

Pour avoir rejeté l'intervention de toute autre force que l'amour, pour avoir adopté comme intermédiaire le Verbe, germe idéal ; pour avoir identifié cette ascension avec la vie ; pour avoir déifié le devenir ; pour avoir créé son œuvre poétique à l'instar de Dieu qui créa l'être, Słowacki égale les grands fondateurs des religions qui mettent les races en marche.

La religion d'unanime joie dans l'ascension vers l'idéal attend encore sa race réalisatrice (Słowacki la voyait dans le peuple polo-

nais) mais elle se forme par l'entraînement mutuel des nations et Słowacki croyait « qu'elle nous transformera, nous autres mangeurs de pain, en anges terrestres », vainqueurs de l'inertie.

*
**

C'est le moment propice d'abandonner la conception de ce polonisme facile et superficiel, tour à tour grandiloquent et larmoyant, mais qui ne livrait rien de l'âme vraie de sa race — les âmes étant jalouses de leur essence qu'elles cachent sous des dehors tantôt attrayants, tantôt répugnants, mais presque toujours trompeurs. L'âme polonaise, malgré sa candeur — n'est-ce pas à cause d'elle ? — n'est pas, jusqu'à présent, mesurée dans sa profondeur.

Ce travail n'est pas facile, mais il est nécessaire. Nous souhaitons qu'il soit entrepris sans tarder par les esprits avisés de l'Occident. Il s'impose au nom de tous les intérêts. L'apport de Słowacki peut donner le point de départ de ce travail.

La Pologne — martyre, a fait sienne une *religion de solidarité humaine*, l'a parée de toute la beauté de sa poésie, de tout son élan vers la force, la liberté, l'indépendance. La Pologne ressuscitée ne renie en rien cette religion — au contraire — forte et libre — elle continue à adorer ses prophètes. Cette discipline d'amour ne fut donc point une arme de circonstance ; c'est un principe qu'elle garde, qu'elle exalte et se propose de cultiver. Dans cette lumière l'incontestable héroïsme polonais apparaît comme une armure de combat : mais le cœur qu'elle abrite ne connaît pas la haine.

Une république plus que toute autre forme étatique a besoin d'une âme pour se diriger et la plus grande république — l'Humanité — plus que toute autre.

Il n'est donc pas indifférent pour le monde d'étudier profondément cette discipline polonaise, celle du Roi-Esprit, qu'on célèbre, aujourd'hui, dans la personne du poète — le bien-aimé de toute la nation.

Celui qui a prévu sera reçu par celui qui réalise. Etant poète, Słowacki n'a pas cherché d'autre arme pour vaincre dans l'immortalité — que le Verbe, d'autre force — que l'amour. *Mais il habite l'âme de la nation, il deviendra sa volonté.*

ANTONI POTOCKI.

LA GENÈSE SPIRITUELLE (1)

PRIÈRE

Écrite dans les dernières années de sa vie, la Genèse spirituelle était considérée par son auteur « comme l'œuvre la plus importante qu'il ait jamais écrite, comme l'Alpha et l'Oméga de sa connaissance de l'univers » (lettre à A. Feliński). Opinion que semble partager l'éminent philosophe J. Lutoslawski, bien connu en France par ses travaux sur Platon, qui, pour réagir contre les jugements hâtifs de certains critiques, après avoir énuméré, dans sa préface à l'édition définitive de ce poème en prose, les conditions qu'il estime nécessaires pour se mettre en mesure de le comprendre et d'en apprécier la portée, entre autres... une connaissance parfaite de l'histoire de la philosophie et du mysticisme, des sciences naturelles, etc., etc. — ajoute : « Or, celui qui vient de tracer ces lignes ne se juge pas digne, ni suffisamment préparé pour se prononcer sur un pareil problème ».

Citons enfin, à titre d'indication pour le lecteur, ce passage d'une lettre de Słowacki, où il énonce de la façon suivante son credo esthétique :

« Les Beaux-Arts, écrivait Słowacki à son ami Rembowski, nous enseignent les travaux effectués par l'âme dans son intuition des formes du devenir, c'est-à-dire l'accomplissement des âmes humaines dans la révélation qui leur est faite de l'élément transcendantal de leur spiritualité et l'intégration continue de ces travaux dans la forme (sculpture), dans la couleur (peinture), dans la voix (musique et poésie). Quant à leur fin : Atteindre au Royaume de Dieu, c'est-à-dire transformer l'humanité en le royaume futur des anges sur cette terre. »

Sur ces rochers, au-dessus de l'Océan, de par Ta volonté, Seigneur, je me suis retrouvé, afin de rappeler l'histoire séculaire de mon âme, et je me suis tout à coup senti Immortel dans le passé, Fils de Dieu, créateur de visibilité et l'un de ceux qui Te rendent un amour librement consenti sur des guirlandes d'or, de soleils et d'étoiles.

Or, avant la création, mon âme était dans le Verbe, le Verbe était en Toi — et j'étais (2) dans le Verbe.

(1) Traduit d'après l'édition critique faite sur le manuscrit original par W. Lutoslawski, Cracovie 1903, Gebethner et Cie.

(Tous droits de traduction et de reproduction réservés.)

(2) « Moi » en tant que personne, et non pas encore revêtu des attributs de l'individualité, car alors il n'y avait pas encore d'individu. L'Évangile dit de

Mais nous, esprits du Verbe, nous exigeâmes des formes, et Tu nous rendis aussitôt visibles, ô Seigneur, ayant permis que, de nous-mêmes, de notre volonté et de notre amour, nous suscions les premières formes, pour comparaître devant Toi, révélés.

Tu séparas alors les âmes qui élurent la *Lumière* de celles qui choisirent leur révélation dans les ténèbres ; les unes sur les étoiles et les soleils, les autres sur les terres et les lunes, commencèrent le travail des formes dont Tu reçois toujours le produit suprême de l'amour, pour qui tout est créé, d'où procède tout ce qui naît.

Sur ces rocs d'or et d'argent incrustés de mica, qui, tels d'immenses boucliers apparus jadis en songe à Homère, étincellent derrière moi et renvoient en rayons flamboyants le soleil qui m'inonde les épaules ; sur ces rocs d'où se fait entendre, dans la rumeur de l'Océan, la voix continuelle du chaos dans son travail des formes, où les âmes, par la même voie que moi jadis, s'élèvent sur l'échelle de vie de Jacob ; au-dessus de ces flots sur qui mon âme s'élança tant de fois vers des horizons inconnus à la recherche de mondes nouveaux : permets-moi, mon Dieu, que, comme un enfant, je balbutie l'œuvre ancienne de ma vie, et que je la lise dans les formes qui sont les écrits de mon passé.

Or mon Ame, en tant que *Trinité* première, faite des trois personnes : Esprit, Amour et Volonté, voguait — appelant à soi les âmes fraternelles d'une nature pareille — quand, ayant par l'Amour, éveillé sa volonté, elle commua un point de l'espace invisible en la fulguration des forces Magnétiques Attractives.

Ces dernières se transformèrent en foudre et électricité.

Puis elles s'attédièrent dans l'Ame.

Mais alors que paresseuse, s'attardant dans son travail, mon âme négligea de faire jaillir d'elle-même son essence solaire et s'écarta de la voie Créatrice, Tu la punis, Seigneur, et lui infligeas la lutte de ses forces intérieures en les rendant l'une à l'autre étrangères ; Tu forças sa lumière à n'être plus clarté mais feu destructeur ; puis, la rendant tributaire des mondes solaires et lunaires, tu transformas mon âme en un tourbillon de feu et la suspendis sur les abîmes.

Or voici que dans les cieux, un cycle nouveau d'âmes lumineuses, pareil à une gerbe incandescente, mais d'une essence plus pure et rachetée, ange d'or aux cheveux épars, entraînant et fort, saisit comme une poignée d'astres, les fit tourbillonner en un arc de feu et les entraîna à sa suite.

Alors, confondus l'un dans l'autre, trois anges, l'ange solaire, l'ange lunaire et l'ange planétaire, s'entendirent sur la loi première de l'interdépendance de l'aide et du poids ; et depuis je nommais la saison éclairée le *jour*, et celle qui manque de lumière la *nuît*.

Dieu : en lui résidait la vie, et la vie était cette clarté humaine et non pas encore la multiplicité des individualités humaines. Car si je considère le « moi » en même temps que Dieu, je le considère en tant qu'homme égal de Dieu.
(Note de l'auteur.)

Des siècles passèrent, Seigneur, mais mon âme, le long des jours passés, ne s'était pas une fois reposée. Toujours à l'œuvre, elle extériorisait sans cesse ses conceptions nouvelles sur la *forme* ; d'accord avec le Verbe planétaire, elle constitua le *droit*, puis elle se soumit à sa propre loi, afin de s'établir sur cette base ainsi posée et préméditer pour l'âme de nouvelles voies plus élevées encore.

Ainsi, ô Seigneur, dans les rochers déjà, comme une statue de parfaite beauté, l'Âme se trouve enclose, encore assoupie, mais déjà préparée à la forme humaine, et entourée par l'arc étincelant des pensées divines comme d'une guirlande à six tours. De cet infini, elle rapporta la science *mathématique des formes et des nombres*, qui aujourd'hui gît au plus profond de son trésor spirituel et semble faire partie intégrante de l'Âme sans qu'elle en ait aucune connaissance ni mérite ; mais Tu sais, ô Seigneur, que de ces éléments vivants se constitua la forme du diamant ; que de ces éléments mouvants, légèrement réunis et cherchant l'équilibre, les eaux se mirent à ruisseler, et tout était sur cette terre vie et transformation — mais il n'y avait pas alors ce qu'aujourd'hui nous appelons la mort, c'est-à-dire le passage de l'Âme d'une forme dans une autre.

Devant Toi, ô mon Dieu, j'assigne ces durs cristaux, qui furent jadis les corps premiers de notre âme, et que tout mouvement a aujourd'hui délaissés, vivants encore pourtant, couronnés de nuages et d'éclairs : car ils sont les Egyptiens de la nature première, qui pour des milliers d'ans se bâtissaient des corps, méprisaient le mouvement et ne se passionnaient que pour la durée et le repos. Que de foudres, Seigneur, frappant les rochers de basalte du monde primaire, que de foyers souterrains et de convulsions utilisas-Tu, afin de pulvériser ces cristaux et les changer en poussière terrestre — aujourd'hui, les éclats de ce que furent les premiers colosses élevés par l'Attraction spirituelle. Ordonnas-tu à l'Âme de se détruire elle-même ? Ou bien, terrifiée, a-t-elle précipité sur elle ces coupoles qu'elle-même avait élevées, pour obtenir enfin, des rocs émiettés, — du feu, la première étincelle, qui pareille peut-être à une lune immense, s'élança parmi le fracas des pierres croulantes, puis changée en une colonne flamboyante, se dressa sur la terre comme l'Ange Destructeur, pour s'étendre aujourd'hui au fond de la Terre, sous la croûte de cendre de nos travaux de sept jours.

C'est alors, ô Seigneur, que les premières âmes qui, dans le martyre du feu, s'en vinrent vers Toi, te firent la première offrande. *Elles s'offrirent à la mort*. Ce qu'était la mort pour elles, Tu ne le considérais, Seigneur, que comme l'assoupissement de l'Âme dans une forme et son éveil dans une autre plus parfaite, sans connaissance aucune du passé ni le moindre souvenir des visions d'antan. Ainsi, le premier sacrifice de cet infime mollusque qui Te pria, mon Dieu, de lui permettre, dans un morceau de pierre, la jouissance d'une vie plus pleine, puis de le détruire par la mort, fut déjà comme le symbole du sacrifice de N.-S. J.-Christ ; il ne resta pas stérile,

car tu récompensas, Seigneur, de ce que nous appelons aujourd'hui *l'organisme* cette mort, pour la première fois révélée à la nature. Première offrande, c'est cette mort qui donna naissance à la première *résurrection*. De par ta grâce, ô Seigneur, cette force merveilleuse de recréer des formes à elles-mêmes pareilles fut assignée à l'âme, et grâce à cette puissance, unifiées, les âmes en nombre différent, se choquant l'une contre l'autre et embrasant leurs forces, restèrent créatrices de formes à elles-mêmes pareilles.

Les Ames commencèrent donc à Mourir puis à Ressusciter et non plus à se mélanger, se liquéfier, se combiner et se désintégrer en gaz. Mais quoique je sache, ô Seigneur, que, déposée dans la première étincelle, mon Ame vivait déjà entièrement dans la pierre ; à mes yeux, pourtant si misérables, ce n'est que depuis cette mort et premier sacrifice à la mort que l'Ame commence visiblement à vivre et me devient fraternelle.

Ainsi, un seul sacrifice de l'Ame à la mort, accompli avec toute sa puissance d'amour et de volonté, rendit une descendance innombrable de formes, merveilles de la création que je ne T'énumérerai pas, Seigneur, aujourd'hui en mon langage humain, car Tu les connais toutes — car aucune des formes *suivantes* ne naquit de celle qui la *précédait* sans que Tu l'aies su. C'est Toi qui pris d'abord entre Tes mains l'âme qui T'implorait ; Tu confessas ses désirs puérils, puis Tu lui fis don, selon sa volonté, d'une forme nouvelle. Combien sages et puériles elles sont à la fois, ces formes. Torturée cependant par une longue souffrance, dans un logis malcommode, trop hâtivement réalisé : chacune de ces âmes éprouvées par la connaissance Te supplia en larmes, ô mon Dieu, de lui accorder une amélioration de ses murs misérables. De ses commodités passées et de ses trésors, fussent-ils de perles ou de diamant, elle Te fit toujours, Seigneur, quelque sacrifice, afin d'obtenir toujours davantage pour l'Ame, suivant ses besoins.

Vieil Océan, dis-moi, comment se passèrent au fond des ondes les premiers mystères de l'organisme, les premiers développements de ces fleurs de nerfs d'où vint à s'épanouir l'âme ? — Mais, par deux fois, tu effaças du visage de la Terre ces premières formes étranges et maladroites de l'âme, et certes, tu n'exhumeras plus aujourd'hui ces monstres qui, de ton sein, observaient les yeux de Dieu. — D'immenses éponges et reptiles végétaux sortaient des flots d'argent ; les zoophytes, de leurs nids multiples, s'appuyaient sur le sol et tendaient leur gueule vers le fond de la terre. Après avoir emprunté aux assises paternelles la défense de leur propre corps, couvertes de boucliers de pierre, la limace et l'huître s'accollèrent aux rochers, émerveillées de vivre. Pour la première fois, la prudence apparut dans les cornes de la limace ; le besoin d'une protection et la terreur causée par le mouvement de la vie fixèrent l'huître au rocher. Au sein des eaux naquirent alors des monstres prudents, paresseux et froids, qui, s'opposant avec désespoir à l'agitation des

flots, attendaient la mort à l'endroit même où ils étaient nés, dans l'ignorance d'une nature plus lointaine. Mais dis-moi, ô Seigneur, quelles furent les prières que T'adressèrent ces créatures, quels désirs étranges et monstrueux furent les leurs ? Car je ne sais lequel, parmi ces épouvantails informes, fut celui qui, sentant sourdre dans son système nerveux le mouvement et la tendresse, exigea un cœur triple ; Tu le lui donnas, Seigneur, puis ayant placé l'un au centre tu mis les deux autres à ses côtés, comme des sentinelles — mais dès lors, l'âme qui s'incarna dans cette forme, dans ses trois cœurs, reçut de Toi, Seigneur, la joie de naître, mais dans trois cœurs aussi accepta l'appréhension et la douleur infligées par la mort. Dis-moi, quel fut ce martyr, qui, de deux de ses cœurs, Te fis le sacrifice, puis, n'en ayant gardé qu'un seul dans son sein, orienta toute sa force créatrice et sa passion vers la curiosité, pour créer ces yeux, qui dans les mollusques fossiles, frappent aujourd'hui par leur perfection et devaient, aux premiers jours de la genèse, briller au fond des eaux comme des escarboucles magiques, pour la première fois au fond des eaux révélés, pierres vivantes, mobiles et tournant sur elles-mêmes, pour observer le monde. Ils restèrent, depuis, toujours ouverts afin de devenir les lampes de la raison ; c'est maintenant seulement que fermés librement par ceux qui doutent, ils furent pour la première fois par les sceptiques, appelés traîtres à la raison, trompeurs à l'expérience. O mon Dieu, mais dans les Poulpes et les Seiches, je vois déjà la révélation du cerveau et de l'ouïe ; dans la nature sous-marine je vois entièrement réalisée comme une première esquisse de l'homme, tous nos membres déjà prêts et mobiles et destinés à s'unir un jour dans tout ce qui n'était alors qu'un corps en morceaux pénétré de terreur et d'effroi. Eprouvée enfin par sa lutte avec les vagues de l'Océan, l'Âme Te fit, Seigneur, l'offrande de ses trois cœurs ; de ses orbites rongées par ses pleurs de martyr elle arracha ses yeux, puis déplaça sa bouche qui naguère soupirait vers les cieux, pour la transporter et l'adapter sous ses pieds, afin que là, sous leur plante et multipliée au nombre de quelques centaines, elle pût tirer de la terre tous ses sucs et s'y tenir toute droite ; champignon zoophyte, âme paresseuse déviée de la voie du progrès, elle fit même le sacrifice de son système nerveux (et même celui-là) en échange du repos, d'une forme nouvelle, plus durable et moins douloureuse : mais Tu détruisis alors cette nature, mon Dieu, et de cet animal, qui ressemblait à un arbre, Tu fis un arbre.

Voici, ô mon Dieu, que dans l'âme ma chute se renouvelle encore. C'est sa paresse dans la voie du progrès, son désir d'un séjour plus long dans la matière, son souci de la durée et des formes commodes, qui furent et sont jusqu'à présent le seul péché de mes frères et des âmes tes filles. C'est sous l'enchantement de cette seule loi que travaillent les soleils, les étoiles et les lunes. Malgré ses taches et ses imperfections, lui serait-il même arrivé d'avoir détourné son visage des buts suprêmes, et si loin fût-elle de la perfection, toute âme

allant de l'avant est inscrite pourtant dans les livres de la Vie.

Qu'elle est prévenante Ta bonté, mon Dieu, de m'avoir conservé sous les couches lointaines respectées par les déluges, sous la couche des forêts transformées en charbon par le feu, cet essai premier de l'Âme dans sa conquête de la terre, ce premier ajustage d'un anneau nerveux, sa triple dotation d'un cœur, qui chez l'homme seulement s'ensanglanta, mais qui pour la première fois souffrit pour les autres dans Ton fils le Christ. Bénis soient Ceux qui, sans l'aide de Ton âme, ô mon Dieu, suscitèrent cette nature étrange des créatures primaires, l'éclairèrent des lampes de la raison — et considérèrent-ils ces cadavres sans savoir qu'ils évoquaient leur propre existence. Cette lampe, laissée par eux dans ces souterrains ténébreux, m'éclaira lorsque je m'y engageai. J'y trouvai déposés, des ossements, et tout y était presque dans l'ordre de la vie hors Ton Âme, ô Seigneur, dont seul Tu peux conter l'histoire, car aujourd'hui encore tu ressens les douleurs éprouvées au fond des temps passés. Toi seul peux savoir combien souffrirent ceux dont il ne reste que ces ossements.

Ainsi, ô mon Dieu, l'Âme te fit l'offrande de son organisme, et de ce qui lui restait de force immortelle elle conquit la terre et conserva une étincelle de vie dans les formes végétales. Sa grandeur se montra dans les bruyères, sa colère et sa résistance à la nature dans les durs chardons épineux, qui de forêts immenses recouvrirent la terre. Parmi Tes étoiles, cette terre bruissante courait sombre, échevelée ; les brouillards et les brumes comme des haillons de crêpe funéraire s'accrochaient sur les cimes de ces premiers criminels de la nature. J'ose à peine regarder dans ces bois. Là, dressée avec arrogance contre l'ouragan, la branche battait l'air avec un bruit de tonnerre, et quand sous la poussée du germe la semence de bruyères éclatait, on eût dit que se répercutait la voix de cent foudres à la fois. Une vapeur telle montait du fond des terres, avec tant de puissance, que les rocs arrachés des montagnes de basalte, projetés dans les airs, s'écrasaient en tombant, transformés en sable et en poussière. Dans les nuages, les brumes et les ténèbres, je vois cet œuvre immense de l'âme, ce royaume du maître des forêts où l'âme travailla plus pour son corps que pour sa propre spiritualité d'ange. Tout ce qui devait après sa mort, devenir sa provende, ces feuilles pourries, ces troncs d'arbres carbonisés, fut le produit suprême de son œuvre, car, l'âme elle-même s'élevant déjà au-dessus de sa forme, attendait de la pitié divine l'incendie et le déluge.

Alors, sur ces formes mortes de la première création, sur les corps pétrifiés des monstres marins, une colonne de feu s'éleva, deuxième dévastateur, Encelade luttant avec la vie... De son faite couronné de nuages ruissela le déluge tandis que sa base incandescente desséchait le lit des mers, et, pendant des siècles embrasée, cette terre brûla, éclairant le Seigneur sur les hauteurs, dans les pourpres de l'incendie, elle qui un jour, dans bien des siècles, rayonnante et éprouvée par l'Esprit d'Amour, s'illuminera dans la clarté des

douze pierres précieuses, dans le flamboiement où la vit saint Jean, se consumant incandescente dans l'infini des mondes.

O, mon âme, dans l'informité de ta première incarnation, il y eut déjà la pensée et le sentiment. Par la pensée tu préméditais des formes nouvelles, et par le sentiment, enflammée par les feux de l'amour, tu les demandais au Créateur, à ton Père. C'est toi qui ramenais ces deux forces en deux centres uniques de ton corps, dans le cerveau et dans le cœur. Ce que grâce à eux tu pus conquérir dans les premiers jours de la création, le Seigneur ne te l'enleva plus, mais, par la contrainte et la douleur, il força la nature à créer des formes meilleures et provoqua en toi une puissance créatrice plus grande encore. Alors effrayée et irritée de la résistance que t'opposait ton corps, tu commenças à dérouler au fond des mers des rubans argentés, et c'est ainsi que tu entras dans le troisième règne effroyable, celui des serpents. Il semble que ces troncs d'arbres calcinés ressuscitèrent d'eux-mêmes au fond des mers, changèrent leur moelle en système nerveux puis étendirent sur la terre leur pensée et leur cœur, non sans avoir auparavant envoyé en éclaireur leur pensée, munie de ses lampes oculaires, avant que de risquer leur cœur, avec une prudence qui témoignait de l'effroi de leur âme... Or, sur la mer tranquille, ô Seigneur, d'un reptile gigantesque je vois émerger la tête, la première tête qui se sente maîtresse de la nature entière, reine de toute perfection. Je vois comme, avec gravité, elle dévore des yeux le ciel entier, comme son regard rencontre le cercle solaire, et comme terrifiée, elle se cache au fond des ténèbres...

Après bien des années seulement, du règne séculaire des serpents, cette même tête osa sortir encore, en vue d'une lutte nouvelle avec le soleil — elle ouvrit la gueule... siffla — et dans ce sifflement elle reconnut le don qui lui était fait de la voix, qui avait dû, elle aussi, être conquise au prix d'un travail de l'âme. Timide, alors, elle revint au sein des ondes, pour chercher s'il ne se trouverait pas dans ses trésors élaborés dans le passé, quoi que ce fût de digne, dont elle Te pût faire l'offrande, ô Seigneur — pour la voix, ce chant du sentiment et de la raison, qui aujourd'hui, après des siècles écoulés, Te chante encore des Hymnes, et se trouve être le lien et le mot d'ordre des âmes qui vont vers Toi.

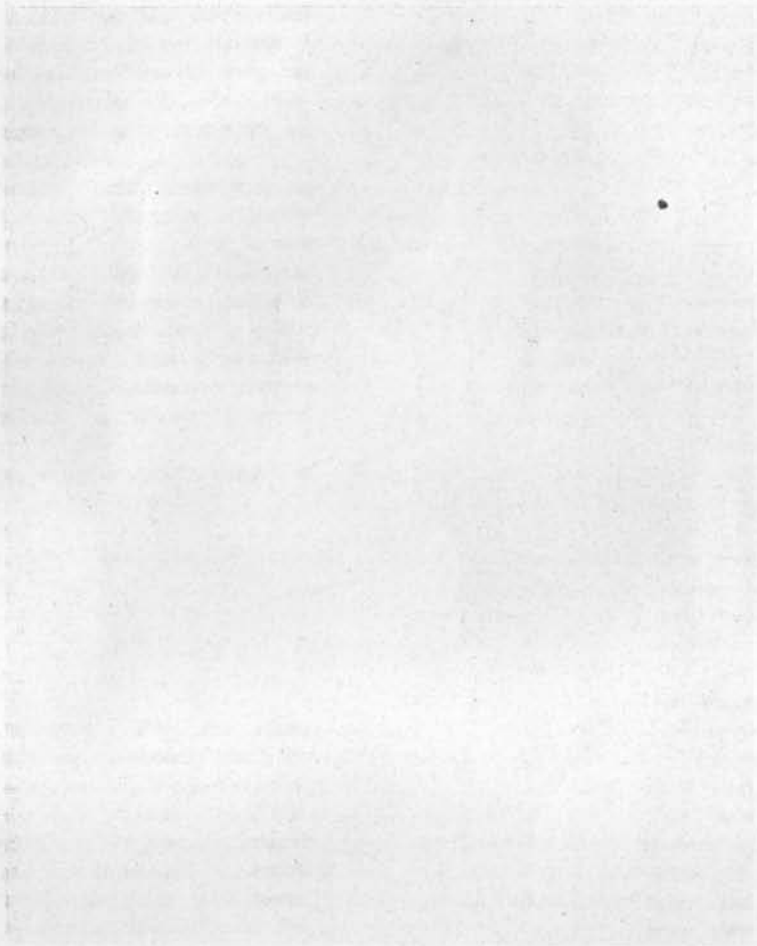
Depuis lors, Seigneur, j'entends le monde emplir des gémissements de la nature qui naît, j'entends les Lamantins dans les crevasses rocheuses dressées sur l'Océan, qui dans l'air embrumé implorant Ta pitié. C'est que progressivement conquise par le sentiment, leur âme souffre, Seigneur. Voici que près du cœur, en tant que sceau de l'amour maternel, apparaît le sein nourricier, voici que le sang des reptiles rougit, puis se transforme en lait (il est prédestiné à être plus immaculé encore et transformé en un liquide cristallin, limpide comme le diamant, le sang qui doit jaillir des blessures de Jésus crucifié). Voici enfin que naît cet ordre, cause d'effroi et de



SALOMÉE SŁOWACKA, NÉE JANUSZEWSKA,

MÈRE DE JULES SŁOWACKI

(Musée Lubomirski à Lwów)



ADDITIONAL INFORMATION

lamentations éternelles pour des yeux qui ne savent pas voir, car l'âme, après avoir par ses épreuves obtenu une forme plus parfaite, sentit sa dépendance de celle qu'elle venait de délaïsser, la méprisa, et le plus souvent, comme le Kaïmite, elle s'étendit près d'elle, afin d'en ronger la cervelle et essuyer sa bouche sanglante avec les cheveux de sa sœur cadette. Ce fut le premier Caïnisme dans la nature, nuisible à l'âme plus élevée, parce qu'il l'unissait à une âme d'espèce inférieure ; or, à tes yeux, Seigneur, il n'y eut aucune brèche pour cela dans la chaîne des êtres, car par une mort plus hâtive des corps, l'élan spirituel de la vie, acquérait un rythme plus rapide et la mort resta la *loi des formes*, reine des masques, des vêtements et des draperies de l'âme, et se trouve être, jusqu'à présent, fantôme sans pouvoir réel sur la création.

Tu le sais, ô mon Dieu, que je n'entrepris pas de décrire toutes les créations de la Nature ; car ce sera la tâche des siècles à venir que de retrouver les voies parcourues par l'Âme créatrice, les offrandes qu'elle te faisait, ce qu'elle acquérait, ce qu'elle perdait, et ce qu'à nouveau elle récupérerait. Cet enchaînement est actuellement mystère ; et l'Âme humaine serait terrifiée si tout d'un coup Tu lui dévoilais, Seigneur, toute son histoire. Il Te faudrait la tenir dans la main, comme un enfant, après avoir brusquement entr'ouvert sous ses pieds cet abîme de science et l'avoir éblouie des éclairs de Ta vérité.

C'est à peine si dans mes quelques pressentiments de la vérité, j'ai pu, errant, dans mes méditations sur Ton essence, prendre quelque jouissance à passer en revue les créatures qui se trouvaient autour de moi ; souvent un brin d'herbe, un oiseau qui chantait, perché sur une haie... Mais avec quelle joie, je voyais, ô Seigneur, qu'en moi toute chose se résolvait en cette conception unique de l'*âme créatrice* dans son évolution, tu le sais, ô Toi, qui sur ma bouche arrêtas mon âme et me permis de vivre quelques jours encore, occupé sans cesse de cet entretien continué avec les mystères de la nature.

Je n'exposerai plus, Seigneur, aux regards de l'homme, ces autres royaumes et catacombes souterrains, où gisent enfouis à quelques coups de pioche à peine, les cadavres de la forme seconde, mais séparés du monde vivant d'aujourd'hui par toute la durée de siècles innombrables. L'Âme qui vivait en eux, en Toi se refléta, Seigneur, dans l'étrangeté de formes immenses et bizarres — telle un poète de génie grisé par le nectar des Dieux. Il y a dans toute forme comme le souvenir de celle qui la précéda, la révélation de celle qui va suivre, et dans leur ensemble la révélation de l'humanité, comme un rêve des formes sur les hommes. Pendant bien longtemps l'homme fut le but final de l'âme créant sur terre.

Tout est cependant dans le désordre et l'effort... Il semble que l'âme crée dans le désespoir, sans aucune conviction encore dans sa force créatrice ni sa propre puissance. C'est dans ses bords d'un

règne à l'autre qu'apparaît cette monstruosité... si bien que Tu anéantis, ô mon Dieu, presque toutes ces formes intermédiaires, comme pour vouloir, par un mystère plus grand, donner à la nature plus de gravité et mettant un voile sur le passé, diriger plus encore notre âme vers l'avenir.

Je vois en rêve, ô Seigneur, éclairées par la lune, ces nuits mélancoliques de la nature première et l'incohérence du règne des reptiles. Dans une crevasse, ô Seigneur, je vois ce premier saurien, où l'âme pense déjà dans ses méditations, à la tête d'oiseau, aux ailes d'Icare.

Or, il faut à l'âme qui s'avance sur cette terre, la parcourir d'abord à vol d'oiseau, pour posséder une connaissance synthétique de la nature, savoir comment coulent les fleuves, quelle est l'étendue des forêts, où mènent les chaînes de montagnes ? — Mais c'est par inspiration que, premier barde de l'Epopée de la genèse, le premier chef d'Israël sut qu'aux oiseaux fut donnée la primauté sur tous les autres animaux... que ce fut sur des ailes que s'élevèrent d'abord les âmes de la terre — pour examiner leur situation future, et faire ensuite de leur vol l'offrande, en vue d'une situation plus stable et mieux assise, apte à une domination plus complète sur terre.

Je souris maintenant, ô Seigneur, quand je vois, déterrés, un de ces squelettes qui n'ont plus de nom dans notre langage d'aujourd'hui (ils sont, en effet, pour jamais effacés du cycle des formes), Je souris — quand je vois le premier saurien, au bec d'oiseau, une aile à la patte, partir comme Christophe Colomb, à la découverte du monde, afin de préparer un foyer à ces monstres pesants qui s'avançaient à sa suite, tondant l'herbe de prairies entières, dévastant d'immenses forêts pour en dévorer les feuilles et les branches.

Mais qui sait si, perdue par l'âme aujourd'hui, la faculté de produire la lumière ne faisait pas du quartier maître de ces monstres une lampe effrayante, brûlant au-dessus de la terre, dragon de feu, dont il reste encore maintenant dans l'esprit humain comme un souvenir voilé et rempli de terreur ?... Derrière ce dragon rampant sur le sol, construits par l'âme et doués d'une ossature, ces vaisseaux effrayants — passionnés pour la vie, les yeux flamboyants dans l'attente d'un aliment, et prêts à dévorer la terre ; immense troupeau que par trois fois, Seigneur, Tu balayas sous les flots, et que jusqu'à présent, à notre crainte et notre mémoire, comme en trois cercueils, Tu nous as conservé, sous un triple drap de cendres.

Quelle âme, ô Seigneur, était-ce au cinquième soir, ce Noé qui ne laissa dans son Arche, pénétrer ni sauriens, ni éléphants immenses, mais rassembla les créatures qui sont maintenant en harmonie dans leur unité... ces formes qui préparèrent la figure humaine ? — Ce mystère m'est fermé, ô mon Dieu ; j'y vois pourtant Ton vouloir personnel, et sur le monde, Ta main posée, dont Tu ne libéras la nature opprimée, en lui laissant ses propres lois, que

le jour de ton alliance définitive avec l'homme, auquel Tu accordas d'après ces lois l'activité créatrice et la liberté de l'Âme.

C'est alors, avec le sixième jour, que s'éveilla dans l'âme sa pensée sur l'homme, et le moindre brin d'herbe la porte logiquement inscrite dans sa forme. L'Âme, cet ouvrier divin, commença à créer et progresser lentement, mais, au cours de son travail de tant de siècles avec la matière, elle se passionna souvent pour la forme, s'irrita et contracta des désirs morbides, s'élevant contre ses propres lois qui avaient gouverné le passé. Plus d'une fois elle s'arrêta paresseusement et s'assoupit dans la voie créatrice ; quelquefois enfin, elle rétrograda, Seigneur, et vendit son droit d'aïnesse, pour se nourrir, pour un plat de lentilles. Plus courageuse, une autre, quoique née plus tard, revêtit une toison de brebis, y gagnait la bénédiction du Seigneur, puis devançait par la sienne la descendance de sa sœur... C'est ainsi que doit s'entendre cette injustice de Moïse que, d'inspiration, il sentait être la justice du monde spirituel... Car ainsi qu'en un miroir, l'histoire humaine réfléchit celle de l'âme.

De ces cinq jours passés, il faudrait ressusciter les morts et s'entretenir avec les âmes de ces formes disparues, pour décrire avec certitude l'enchaînement de ces figures que les sages apprirent sur leur corps ; car Tu sais, ô mon Dieu, que certaines d'entre ces formes provisoires qui passèrent d'un règne à l'autre ne furent, parce que monstrueuses, admises dans l'Arche de la vie... Pour ne retrouver que ces foyers, disparus de la chaîne génésique, vains seront les efforts de ceux qui ne cherchent que dans les formes extérieures et seul celui qui, de toute son âme, s'essayera à découvrir la nature, obtiendra avec certitude l'initiation à ces mystères au fond de son âme propre.

Permetts-moi, maintenant, ô mon Dieu, pour la seconde fois, d'évoquer mon œuvre d'avant l'apparition de l'homme... celle du sixième jour que mon âme paracheva, sage d'une expérience de cinq jours, et telle qu'ayant tout recréé à nouveau, il ne se perde plus rien des dons et propriétés acquis par son travail...

Chaque *arbre* est la solution suprême d'un problème mathématique, mystère du nombre, qui, se répartissant en nombre pairs dans les plantes imparfaites, en nombres impairs dans celles qui progressent, se résoud dans l'arbre tout entier par l'*unité*. Ce sentiment intime de l'unité dans la multiplicité, est le premier problème de l'âme végétale, sa jouissance intime et sa satisfaction. Cette couleur première dont aujourd'hui nous voyons les arbres revêtus, est logique, car elle résulte de la lumière jaune dont se nourrissent les plantes, dans sa combinaison avec l'azur de l'air et des ondes... Mais voici que ces deux nuances condensées, puis combinées en la chlorophylle des plantes, tissèrent à l'âme des arbres, ces cheveux et ces mantes d'émeraude, figurés dans le livre de Moïse par la feuille de figuier, dont l'homme fit son premier vêtement.

C'est ainsi, ô Seigneur, qu'aucune des couleurs et des formes des feuilles ne m'est indifférente, car elles me dévoilent l'âme de la nature, et m'évoquent mon propre travail jadis accompli dans la plante... Je sais ce que dans une feuille signifie chaque dentelure — car de chacune de ces formes mon âme se justifia par son propre travail...

Si donc, je mets en lumière la voie suivie par l'âme, mauvaise mais pleine de vitalité, qui lutte désespérée contre le vent des mers, vainc la résistance des éléments, s'élève vers le ciel puis retombe vaincue pour se recueillir et jaillir à nouveau dans les airs de toute sa force accumulée, ayant surpassé l'effort des éléments — si, autour d'une ligne qui va droit au but, par deux fois je dessine des courbes en zizags aux angles aigus : j'obtiendrai la feuille épineuse du chardon, sa pâleur et comme le dessin du chemin suivi par cet esprit mauvais mais puissant qui, sous des angles interférés, travaillait dans cette plante à la conquête de sa forme.

Si j'ai, en revanche, à décrire cette âme non plus mauvaise mais forte uniquement et s'opposant avec une force plus grande à la nature, j'obtiendrai les angles arrondis sur ses deux bords, de la feuille de chêne, où l'âme oppose un arc au déchaînement des éléments et gravement s'élève dans sa puissance, comme les vagues de l'océan.

Mais si l'âme qui ne lutte qu'avec peu d'effort contre une faible résistance du monde, me décrit ce sentier qu'elle trace autour de sa ligne médiane, j'apercevrai alors, finement dentelée, la feuille de rosier, et je serai tout porté à croire que c'est là l'âme chez qui, ni le venin du serpent, ni la force du chêne, mais l'essence si légère de la beauté et peut-être déjà son sentiment, pour la première fois vint au monde.

Et telle est aujourd'hui la voie de l'Âme humaine que fut il y a des siècles, le sentier qu'elle se fraya, alors que, feuille d'arbre, elle allait vers ses buts derniers.

Quelle merveille, ô mon Dieu, que ces formes créées par les âmes végétales dans leurs premiers efforts, formes qui devaient, par la suite aller se répétant dans l'organisation du monde, et dont certaines aujourd'hui font la gloire de l'invention humaine. Voici la *Pâquerette*, elle paraît n'être qu'une fleur, mais elle est en vérité une *Nation* entière, fixée dans un calice, gouverné par un mâle unique — nation, dont occupent le centre les fleurs citoyennes, car elles travaillent et enfantent, tandis que comme une armée d'ilotes, les blancs pétales montent la garde sur ses bords. Quand je considère, Seigneur, cette merveille première de l'âme créatrice, je vois déjà que de cette même âme l'œuvre suivante sera d'introduire l'essaim des abeilles, leur royaume, avec la servitude de la ruche et son gouvernement royal ; qu'il en sera de même dans les volées d'oiseaux et qu'enfin une forme pareille se révélera parmi les hommes sans qu'ils sachent que l'idée première d'une union et d'un

gouvernement s'élabora dans le travail des plantes, puis passant par l'enchaînement des formes, devait pleinement se développer dans la nature humaine.

Et toi, république d'Athènes, pardonne, mais c'est ton origine que je vois dans cette fleur de trèfle, qui se compose de citoyens égaux, séparés et non dans un calice unique, mais sur une seule tige ; au milieu d'eux Thémistocle pourtant, quoiqu'il ne diffère en rien des autres, siège sur le sommet de la pyramide, occupant la place la plus élevée.

C'est la pensée, qui, seule, avait créé jusqu'alors dans l'âme végétale ; alors qu'elle s'avancait le long de la tige, elle comptait jusqu'à trois feuilles, mais dans la fleur elle s'expliquait par la quinte ; c'est sa pensée qui groupa les fleurs autour d'une mère unique, qui créa la famille et le pressentiment de la nationalité. — Il semble que c'était une pensée exclusivement mathématique qui se développait dans les plantes — tandis que le sentiment étonné, cette base essentielle, qui partout est un cœur qui sourd, tirait des qualités acquises par le travail de la pensée, un premier enseignement pour l'œuvre à accomplir encore. Les fleurs et le fruit, pourtant, sont l'effet du travail de ce dualisme des forces de l'âme ; la suavité du produit dernier de ces plantes ou l'âcre venin des baies d'un buisson épineux, relevaient déjà du jugement moral... La pomme, déjà, pouvait être indiquée à l'homme comme symbole exprimant les mérites et les fautes de son âme propre, et l'on pouvait l'ayant mangée, s'unir soit à l'âme du péché soit à celle du mérite. Quand elle produisit la fleur et le fruit, l'âme possédait déjà la connaissance du bien et du mal, le sentiment du beau et de l'informe, et s'élevait en vertu, ou péchait contre le but dernier de l'âme. O, livre premier de la création. Tout est en toi, abîme sans fin de connaissance et de vérité ; sous les voiles qui s'entr'ouvrent lentement, tu montres et révéles tout aux enfants qui s'élèvent à la filiation Divine.

Où s'achève ton œuvre, âme végétale ? Mais c'est dans ta méditation sur un organisme plus parfait, dans la création de l'espèce des plantes, qui, transformée en système nerveux, aurait pu immédiatement apparaître révélée, parmi les êtres organisés. Ce n'est pas, ô mon Dieu, entrevu dans quelque livre, cet insecte, pareil en tout point à une feuille, qui m'éclaira sur le mystère de l'âme ; il pouvait n'être en effet qu'un jeu de la nature, un simple accident de tout ce qui se créait ; mais c'est ce petit pois que je vis, Seigneur, sous une haie, dans un village, sortir d'une graine pourrie, et comme une chenille verte s'avancer prudemment le long de son tuteur. Tout ce dont, âme de la nature, elle put déjà, au Seigneur, de son organisme végétal, faire l'offrande, il semble qu'elle le fit pour une existence plus parfaite. Les nombres impairs exprimèrent en elle, déjà, la perfection dernière de sa pensée ; elle n'y peut apporter désormais ni correction ni amélioration aucune — mais vois, ô Seigneur, comme dans l'oubli de sa propre durée, cette plante ché-

tive, pâle et fragile, lance dans l'espace ses membres désespérés ; et comme sa fleur — voudrait s'élancer de la tige pour prendre le vol — ailée déjà, comme Psyché, elle te réclame le vol du papillon. Tu exauceras cette âme, ô mon Dieu, et lui accorderas ce dont elle te supplie, de créer cette forme, qu'elle léguera, fragile mais éternelle, aux âmes qui la suivront, à ses sœurs spirituelles.

Que de sagesse, ô Seigneur, je vois dans les premières suppliques de l'âme végétale par Toi exaucées, quelle perfection dans la mise en œuvre de son art sur la terre.

Sur les rivages de l'Océan, là-bas, où dans la rosée, la morsure du sel ronge même les assises des monuments humains, les âmes imaginèrent les velours dont elles se drapent, et pareilles à des Nymphes, elles parent leurs cheveux hérissés des perles argentées qui s'échappent des tresses des Océanides ; et c'est ainsi que, diamants bus par le soleil, ces larmes venimeuses de la mer, se dessèchent avant que de tomber sur le cœur des plantes... Ailleurs, dryades des citronniers, elles se firent des miroirs contre les rayons brûlants du soleil ; couvertes de flèches d'or, elles en renvoient la lumière, de la laque brillante et polie de leurs feuilles... Montrez-moi une région où règnent les éléments déchaînés, où l'ouragan lutte avec les vagues, où les plantes, accrochées aux rochers, accomplissent avec peine le travail de la vie, et sans interroger de dryade — de mon âme je vous répondrai par cette prière qu'adressèrent à Dieu toutes ces âmes, pour obtenir leurs formes actuelles... comme elles, mon âme pendant des siècles pria et travailla ; elle est maintenant mélancolique, quand, au milieu de cette nature sauvage, dans ces plantes si frêles, elle découvre les traces de ce dur labeur.

Permets-moi qu'ici-même, ô mon Dieu, je dévoile un des moindres mystères de mon âme, au risque d'un jugement moqueur mais prématuré. — Or voici, l'odorat m'est témoin — de mon séjour d'il y a des siècles, dans les plantes, où l'âme de ce corps (que je possède maintenant) élaborait en même temps que les vaisseaux sanguins, le sentiment du beau, de l'informe ou du venimeux. Lorsque j'aspire le parfum de la rose, comme enivré, j'oublie pour un moment les désirs et les tristesses de ma nature humaine, et c'est comme une réminiscence de l'époque où le but de mon âme était la création de la beauté ; sentir un parfum fut sa seule jouissance et son seul soulagement dans le travail... Voici, Seigneur, que pour un instant je m'en retourne au temps de mon enfance — et comme un vent de fraîcheur et de jeunesse vient me frapper des abîmes de la genèse... Mais c'est en vain, Seigneur, que la Science s'efforça de m'expliquer ce phénomène — par l'action de l'odeur sur le sens de l'odorat ; je cherchai, quant à moi, l'effet des sens sur mon âme, qui se réjouit ou s'attriste dans la sensation olfactive.

C'est dans cette voie, ô Immortel, que travaillait l'Ange très misérable, ton Fils très humble, dans le royaume des plantes, quand il gagna enfin, sous sa forme dernière, un monde plus élevé — et

qu'il y rencontra des sources nouvelles de travaux planétaires, qui tous tendaient à la forme finale, celle de l'homme.

Là-bas, ô Seigneur, le mollusque, premier habitant des mers, prudent et assuré d'une longue existence sous son bouclier de pierre, te fit enfin le sacrifice de sa maison de perle et la transforma (de par l'esprit de cupidité) en la coque d'écaille de la tortue, — puis T'ayant encore cédé quelque chose de sa sécurité, transformé en Chenille, après s'être donné des ailes sous son bouclier d'écaille (cette image de la divinité en Egypte), il s'élança dans les régions de l'âme où règnent les papillons... Tout le long de cette voie douloureuse du travail et de la transmutation des formes, il ne te sacrifia rien, ô Seigneur, de sa fécondité, mais conserva comme une ressemblance traditionnelle de ses formes successives — et de la mer, se transporta dans le pays des vols azurés...

Mais voici que le royaume des reptiles, dont le ptérodactyle mérita, dans les premiers jours de la création, la splendeur du vol, te fait l'offrande de ses ailes de saurien — s'humilie devant toi, rougit de tout son sang — et s'introduit en rampant dans l'espèce des annélides, dans la nature plus parfaite des insectes...

Car c'est dans les Insectes, Seigneur, que l'âme commence à acquérir les premières vertus morales : l'application au travail dans la fourmi, l'ordre social dans les abeilles. Elle rassemble ensuite ces mêmes vertus et les unit par couples, si bien que le courage et la noblesse dans le cheval, la fidélité et l'humilité dans le chien, sont pour jamais inséparables et, comme des vertus sœurs, habitent même les âmes humaines... Tu sais, ô Seigneur, que tout ce tableau de l'école Philosophique des matérialistes, toutes ces propriétés, ces instincts et ces vertus acquis par le travail de la genèse furent donnés à l'homme, tout prêts déjà, mais sous forme d'une matière grossière, afin qu'il la travaillât avec science, qu'il la fit brûler du feu divin, et l'amenât à une nouvelle activité créatrice... Je n'évoquerai plus ces travaux et ces vertus de l'âme, car toute âme saura les lire dans les créatures qui lui sont proches ; je ne conterai plus que quelques événements qui paraissent d'une importance capitale dans son évolution.

Or, mon âme parfois, lorsqu'elle exigeait une forme ou une organisation nouvelles — se réservait une différenciation minime dans l'individualité, et souvent accusée seulement dans sa nuance. Certaines fleurs et animaux ne conservèrent, de par une concession constitutionnelle, dirai-je, arrachée à Dieu, qu'une différence de couleur et de toison. Dieu ne rejeta pas ces désirs de l'âme, mais punit de faiblesse ce sacrifice incomplet d'âmes non unifiées en une forme définie. Les fleurs de cet ordre ne donnent, pour la plupart, pas de fruits ; les oiseaux et autres animaux s'allèrent domestiquer sous la protection d'âmes plus hautes. Le chat, ayant fait au Seigneur le sacrifice de ce petit détail, se trouve être, tigre, maître du désert... Quant à nous, ô Seigneur, lorsque nous te ferons

l'offrande de tout ce qui nous rendit dissemblables du Christ, à quelle dignité, à quelle puissance ne serons-nous pas élevés dans la sainte hiérarchie de Ton Verbe...

Mais Toi-même, ô Seigneur, Tu étendis Ta main de grâce et Ta protection particulière sur ces âmes qui semblaient vouées à l'esclavage. Confondu avec lui, l'Arabe exerce en l'âme de son cheval la noblesse et le courage — il est comme son père rédempteur ; et le pâtre étendu sur le pré avec son chien, l'élève jusqu'à soi et fait se libérer en lui l'âme d'humilité et de fidélité..... C'est ce mystère que cache l'histoire de Joseph l'Egyptien, qui plus faible que ses frères et condamné à la domesticité, devient plus puissant dans sa servitude et le bienfaiteur de sa propre famille.

Je vois aussi, ô Seigneur, qu'à ces vertus si rares aujourd'hui parmi les hommes, correspondent des formes préparatoires aussi rares dans les règnes antiques de la création, et ce m'est le témoignage que nous sommes les mêmes en esprit qu'au jour où nous créions ces formes..... C'est dans les fourmis et les abeilles, dans un nombre incalculable d'animaux domestiques que l'âme travaillait pour l'homme, en vue de cette vertu : l'application au travail ; tandis qu'en revanche, l'âme héroïque, toute de puissance et de noblesse, revêtait rarement la forme du lion ou celle de l'aigle, amant passionné de la tempête et de la foudre.

Mais maintenant, ô mon Dieu, je sens que toute pénétrée par l'âme, la nature entière réclame de toi, de sa bouche la plus parfaite, sa forme finale, celle de l'homme. Elle sait, en effet, que par l'élévation d'une seule âme, la création l'est tout entière jusqu'à ses limites les plus lointaines. Voici qu'en leur dernière prière, pour te fléchir, ô Seigneur, les arbres se sont couverts des fleurs et des fruits les plus beaux, afin de te montrer leur mérite et leur travail spirituel sous sa forme la plus parfaite. Voici que sur les prairies de l'Eden, les créatures les plus fières se sont rassemblées dans l'oubli de leurs fureurs, de leurs désirs, de leurs actes sanguinaires, pour élever leur âme par la prière, et planer d'un soupir de leur âme au-dessus de leur propre nature. Voici que se sont réunis les aigles avec leur cortège en guirlandes, de cygnes et de cigognes ; ils se tiennent immobiles dans les cieux, entourés, comme Ta Cour Angélique, des circonvolutions d'oiseaux scintillants, — comme pour imiter l'assistance de Ton trône, formée d'anges ensoleillés. Et ce fut le seul moment d'Eden et de paix sur la Terre. Tu convoquas alors, Seigneur, cette âme, digne déjà de la forme humaine, Tu l'entendis, la jugeas et lui permis de prendre une forme nouvelle sur la terre, puis dans son corps, comme en un livre, tu inscrivis tous les mystères de l'œuvre ancienne, accomplie avant l'apparition de l'homme. Ce livre est aujourd'hui encore déposé au fond de toute âme humaine, et même si le genre humain et la création disparaissaient, Seigneur, même seul, le dernier homme retrouverait dans son âme tout l'œuvre du passé. Outre ces formes, la

terre, en son héritage, ne subirait aucune perte.. Hosanna, ô Seigneur, Tu es le Créateur, — et mon âme, cependant, a le mérite de sa propre création...

Comment ferais-je maintenant pour revenir de ces hauteurs à l'ancienne position de la science ?... où la vie, avant son enfance, me fut un mystère, où l'avenir ne présentait aucun but... Alors qu'ici, partant du passé, je me suis trouvé sur le roc de la création....

Je vois ce que j'ai acquis par mon travail et ce qui me reste à accomplir... Voici que mon âme, dans son travail avec l'humanité, a effectué déjà une grande partie de cette œuvre ; voici qu'au-dessus des instincts et vertus animales, elle sut conquérir bien des produits de l'esprit humain et beaucoup de puissance humaine, angélique déjà. Dans d'autres livres, je T'exposerai ces œuvres, ô Seigneur, mais permets-moi maintenant de me retourner une fois encore vers cet abîme des six jours de la nature en repos et engourdie, et de la saluer une dernière fois avant de m'engager dans l'avenir.

O mon âme, alors qu'encore dans le silex tu fis le sacrifice de ta forme et de ta durée, dans la pensée de sacrifier ton éternité.... quand, dis-je, tu t'offris à la mort, le Seigneur accepta ton offrande, mais il te trompa, comme un père trompe son fils bien-aimé. Par ce sacrifice, non seulement tu obtins dans le progrès des siècles, la forme humaine, mais comme Eve, tu pus t'écrier : *j'ai gagné l'homme au Seigneur*. Or, le Seigneur te gratifia de ce dont tu n'osas jamais même rêver... Il te fit don de l'éternité des formes qui se renouvellent les unes des autres — par ce pouvoir de recréer des formes à elles-mêmes pareilles.... Par l'effet de cette grâce, sans perdre son immortalité ni la moindre parcelle de sa puissance spirituelle, l'homme reproduit une forme, qui lui ressemble et devient l'habitation d'une âme semblable. Car il ne crée pas d'âme, mais pour l'âme qui lui ressemble et déjà prête à venir au monde, il engendre une forme analogue à la sienne et fait don à l'âme fraternelle, de son entrée dans la visibilité. C'est dans cette ressemblance que se trouve le secret de toutes les vertus qui se conservèrent dans les races, non pas parce qu'elles sont avec le sang, transvasées d'un corps à l'autre, mais de par cette loi, que seules des âmes semblables peuvent habiter des corps semblables. L'immortalité de ces formes acquises par la mort, démontre que c'est par le sacrifice que l'âme obtient sa domination sur la mort et que, comme évitant les lois de la matière impuissante, elle les vainc et les détruit. La puissance qui, sur le sol antique de l'empire romain, se dégage de ses ruines, me stupéfia naguère, mon Dieu — et mes yeux cherchèrent au moins une colonne qui me traçât sur la rétine ces mêmes formes qui se dessinèrent autrefois sur celle de César.... mais les œuvres accomplies par la main de l'homme changent d'aspect... Les monuments élevés pour des siècles croulèrent... Les gouttes de rosée rongèrent les yeux des statues de marbre... Incertain de voir quoi que ce fût des



formes vues il y a des siècles... j'aperçus un moineau qui prit son vol sur la route de sable et se posa sur une pierre parmi les tombes en ruine.... Mon âme eut alors la certitude que ce même dessin des plumes, ce même gorgeron noir, avaient été vus par les légions de Varus... Les mers, en vérité, se sont retirées depuis cette époque et Rome s'est ensevelie sous vingt pieds de cendres.

Ame, travailleur millénaire, tu sais aussi qu'en toi se trouve cet élément de lumière qui rend le corps éternel, saint adversaire du feu, qui te transformera encore au jour suprême.... Cet élément rédempteur qui d'un or merveilleux illuminera les visages de la forme ne se montra que comme une apparition au fond des éléments — Il revêtit de clartés diffuses certaines petites plantes marines — il fit de certains papillons des étoiles spirituelles — puis il s'éteignit — éclipsé par des âmes misérables à la recherche de quelque propriété plus utile... On ne le voit plus déjà parmi les oiseaux — et les cigognes qui en précédaient les volées en guirlandes, ne se changent plus en lampes et flambeaux, lorsqu'elles effectuent la nuit leurs voyages tristes et lamentables ; elles ne tendent plus dans l'espace ces rubans et ces arcs flamboyants pour les voiliers perdus dans la brume.... Plus noble que la voix, car plus apte à manifester les splendeurs divines, cet élément — lumière d'or, ô Seigneur — nous apparaît dans l'avenir — comme l'instrument le plus parfait du chant sacré — notre nourricière.... dans cette capitale qui nous vient du ciel et des nuages.

De ces travaux séculaires, ô mon Ame, de pareilles victoires sur le chaos et la tempête — est faite ta première couronne, ton premier mérite près de Dieu. Le Seigneur n'a pas laissé tes œuvres dans l'oubli — il les même respectées, conservant les formes que tu as créées, sans permettre qu'elles fussent perfectionnées d'aucune façon. Il mit le sceau de sa durée sur le livre écrit par Toi ; et si tu en es digne et que tu désires une initiation véritable à la nature, il ouvrira devant toi le livre de cette époque de la Genèse où tu inscrivis toi-même ton histoire en caractères de toutes sortes — afin que tu les lises, les approfondisses et les compares avec cet autre livre qui se trouve placé au fond de ton âme....

Tu te réjouis alors, ô mon âme, chaque fois que tu découvres l'un des vrais mystères de ta voie douloureuse ; et c'est ta conscience qui te donne le témoignage que tu as bien lu, incluse dans les formes, la vraie pensée de Dieu. La science du passé ne te servira de rien pourtant si elle ne te révèle tout l'avenir....

Ainsi c'est dans ces livres que se trouve dévoilé le mystère de la mort : la loi de la re création successive y est visiblement inscrite, *c'est le sacrifice*. Ne t'écarte donc pas de Ton origine, Ange Rendu Visible, aie foi dans la vérité de ta conscience contre la routine scientifique.

C'est dans Ta sainteté que se trouve la rédemption de ton âme et sa puissance future.... la sagesse et la forme de tout acte à l'ave-

nir.... sa victoire, sa liberté et son affranchissement du joug de la fausseté et de la violence.

O Seigneur, Toi qui ordonnas à la rumeur de la mer — au bruissement de ces prairies aériennes couvertes de fleurs fragiles, qu'ils m'apprirent les mots de ce livre... qu'ils éveillent en moi la connaissance assoupie au fond de mon âme — Fais que ces paroles écrites dans un soupir s'envolent comme le vent et le bruit de la mer ; et lorsqu'elles effleureront dans ma patrie ces forces spirituelles puissantes mais endormies, qu'elles les tirent de leur inconscience pour les amener à la clarté de leur connaissance d'eux-mêmes... Que de cet Alpha... du Christ et de Ton Verbe, le monde entier s'inspire et se déduise — que la sagesse lumineuse, déterminée dans les âmes par l'amour divin, soit l'éclaircissement de toute science.... C'est ce dont je te prie.... ô Dieu, mon Seigneur — accorde-moi *une foi visionnaire* en même temps que le *sentiment de l'immortalité*, suscité dans les âmes par la foi visionnaire — Je te demande le soleil de la sagesse Divine, où je vois déjà l'Ange à l'épée du sacrifice prochain.

Et c'est sur ces mots, que *tout est créé par l'âme et pour l'âme, et que rien n'existe en vue d'une fin matérielle...* que s'élèvera dans l'avenir la science sacrée de ma Nation.... De l'unité de la connaissance viendra celle du sentiment.... et la vision des sacrifices, qui à travers l'âme de notre Sainte patrie, mènent aux buts derniers.

O Dieu, mon Père... que du Témoignage de N.-S. Jésus-Christ personne ne vit encore sur la terre, Toi dont le visage fut sombre envers la forme matérielle, au travers de la foule des figures sanglantes et torturées de la Genèse — mais bienveillant et juste envers les Ames et mon Ame, et d'autant plus lumineux et proche : Fais que cette seule voie de clarté et de révélation : voie d'amour et de renoncement, brille de plus en plus au milieu des Soleils de la connaissance.... et qu'elle conduise ton peuple élu, qui s'avance maintenant sur un chemin de douleurs — jusqu'au royaume de Dieu.

Traduit par Stéphane Danysz.

DIALOGUE DES PYRAMIDES

Parmi vos urnes funéraires,
Vos sarcophages, vos tombeaux,
Possédez-vous, ô Pyramides,
L'encens, les baumes et la myrrhe,
De quoi tremper et conserver
De la vengeance l'épée nue ?
— Entre, ô poète, et sur le seuil,
Dépose ton épée.

Possédez-vous, ô Pyramides,
Parmi vos urnes, vos tombeaux,
Vos bandelettes, vos encens,
De quoi revêtir nos héros
Afin qu'au jour de gloire — intacts,
Ils entrent tous en leur Patrie ?
— Jusques au jour dernier
Donne-les nous, poète — tes héros.

Parmi vos urnes funéraires,
Vos sarcophages, vos tombeaux,
Possédez-vous, ô Pyramides,
Une urne où déposer
Nos douleurs, toutes nos larmes
Pour la Patrie versées ?
— Entre, courbe ton front
Et donne-nous ces larmes.

Possédez-vous, ô Pyramides,
Parmi vos urnes, vos tombeaux,
De quoi loger ma Nation
Majestueuse et crucifiée
Pour l'endormir et la garder
Jusques au jour dernier ?
— Porte tes baumes, fais entrer ton peuple,
Qu'il ait ici — sa tombe.

Possédez-vous, ô Pyramides,
Un tombeau vide, un tombeau muet,
Où déposer mon âme
Et rendre libre ma Nation ?

— Non, pour ton âme point de tombe.
OÈuvre, souffre, garde ta foi
Car Immortelle ta Patrie
Parmi les morts n'a point sa place.....

II

HYMNE

Mon âme est triste — Seigneur !
Quoique au Levant luise, étincelle
Une arche triomphale et dans les ondes
 Un astre d'or,
Quoique de Ta splendeur soit revêtu le Monde,
 Mon âme est triste, Seigneur.

Comme un épi sans grains, la tête haute,
Mort à la joie, je suis absent.
Sur mon visage luit le masque cependant
 D'un azur indifférent ;
Mais que pour Toi, du moins mon âme se dévoile,
 Mon âme douloureuse, Seigneur.

De même que l'enfant délaissé par sa mère,
Mon cœur est plein de larmes.
Même épiant sur l'onde, du soleil couchant
 Les derniers reflets
Et sûre cependant qu'à l'aube, il apparaîtra rose,
 Mon âme est triste, Seigneur.

Or, aujourd'hui perdu, dans l'espace infini
Sur l'Océan désert, et loin de tout rivage,
Soudain je vis en course, dans le ciel,
 Des cigognes voler.
De les avoir chez moi vues suivre les sillons,
 Mon âme est triste, Seigneur.

Pour avoir médité sur les tombes humaines,
Pour avoir vécu seul, sans foyer, sans famille,
Pour avoir, pèlerin, erré de par le monde,
 Banni par le Destin,
Pour ne savoir pas où trouver une tombe,
 Mon âme est triste, Seigneur.

Tu verras un jour mes ossements blanchis
Reposer au hasard sans marbres funéraires ;
Mais homme, quant à moi, j'envie

Aux cendres leurs tombeaux.
De n'avoir pas prévu un asile certain,
Mon âme est triste, Seigneur.

Il est dans mon pays un tout petit enfant
Qui, chaque jour, pour moi prie,
Cependant, je le sais, la barque qui m'emmène,
Ne cingle pas vers mon pays.

Mais que cette prière pour moi n'intercède,
Mon âme est triste, Seigneur.

Par l'arc étincelant, étendu par les anges,
D'un horizon à l'autre sur le ciel,
Un jour, nouveaux venus, des hommes enchantés,
Mourront eux aussi.

Mais avant que prête elle soit à s'humilier,
Mon âme est triste, Seigneur !

III

SI TU ME PRÊTES TON APPUI, MON DIEU

O foi nouvelle, révélée
En moi soudain ressuscitée,
Prête à l'acte et sanctifiée,
Le cauchemar est dissipé
Qui me tenait emprisonné,
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Humble je suis, mais dans mon cœur
Toute âme — en moi trouve un abri,
Et des armures et des armes
Portant la foudre sur leur pointe —
Et dans mon âme sa félicité,
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Mais à ce prix conquise ma sérénité...
Dans mon œuvre — sera mon éternité,
Ma force — les obstacles par moi surmontés,
Et mon bonheur — ceux que j'aurai consolés.
Moi-même je serai ce que j'aurai créé
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Or, même si j'entends des voix discordantes,
Cris ou murmures — que m'importent
Au jour du jugement dernier
Tous ces bruits d'os entrechoqués,
De cette triste tourbe — que m'importe,
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Il n'est pour moi pas d'autre voie
Que celle par l'esprit révélée.
Si j'avance la main levée,
Qui vit me suivra où j'irai,
Et même si parmi l'onde j'allais,
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Pour la deuxième fois sur terre
Paix dans les cœurs, Amour et Foi,
Résurrection à ceux qui croient
Et la Victoire sur les morts
Et par moi les tombes à jamais scellées,
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Puis, au mépris des sortilèges,
A ceux qui croient je donnerai
La Foi de Dieu et dans la voix
L'accent des Chefs — et dans les yeux
Un regard clair, victorieux
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Humble, à présent, agenouillé,
Relève-moi, Ton ouvrier,
Avec la voix du Maître.
Que mon cri soit celui de mon pays entier,
Que mon âme soit ange, ange tout-puissant,
Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu.

Traduit par Stéphane Danysz.

VIE DE JULES SŁOWACKI

1809-1849

Jules Słowacki, l'un des plus grands poètes de la Pologne et l'un des plus grands artistes littéraires du XIX^e siècle, naquit en Volhynie, à Krzemieniec, le 23 août 1809. Son père enseignait la littérature au lycée de cette ville. C'était un partisan zélé des classiques : il écrivit deux tragédies, traduisit en vers les chefs-d'œuvre de l'antiquité et jusqu'à la *Henriade*. En 1811, il obtint une chaire à l'Université de Wilno et mourut en 1844, à quarante-deux ans. Sa veuve Salomé Januszewska, femme d'un esprit supérieur, prit le plus grand soin de l'éducation de Jules, qui reçut une forte culture classique. Le poète adorait sa mère et elle eut toujours sur lui la plus grande influence. De l'exil, il lui écrivit sans cesse, la consulta sur toutes ses œuvres et elle ne lui ménagea ni les conseils, ni les critiques.

De solides connaissances servent au poète, mais n'ont jamais créé chez personne la vocation poétique. Il s'agit là d'un don mystérieux et divin. Certains signes, infaillibles, l'annoncent : par quelques-unes de ses paroles d'enfant, et par des émotions caractéristiques, Słowacki révéla qu'il l'aurait au plus haut degré. A huit ans, il demandait à Dieu « de le faire poète et de lui donner la gloire après sa mort ». A neuf, il pleurait en lisant la fameuse scène où le vieil Homère représente Priam aux pieds d'Achille. Lui-même s'est revu plus tard tel qu'il était à cette époque ; il a consigné dans un de ses poèmes les souvenirs de son jeune âge :

« C'était un enfant pâle, aux sentiments de feu : il prêtait à ses aspirations les ailes de la pensée et vivait dans le septième ciel, dans les régions de l'idéal... Il pressentait qu'un jour ses rêves prendraient corps dans ses paroles et qu'il communiquerait avec les hommes par la pensée... Brisé avant le temps par la douleur des sentiments, il courait au fond des forêts, se couchait sur la bruyère sauvage, écoutait le murmure des sapins, et là, pendant que le vent agitait ses cheveux, ses pensées grandissaient, fortes, sombres, mystérieuses comme des astres traçant dans le ciel des orbites immenses... Un souffle soulevait sa poitrine ; sa chevelure, divisée sur son front, tombait sur ses épaules et s'y déroulait en épaisses boucles noires. On voyait que cette chevelure, peignée tous les jours de la douce main des jeunes filles, devenait luisante comme les cheveux de ses sœurs. Parfois, les hommes disaient devant la mère : « Il ne vivra pas ». Alors, la mère regardait fixement les yeux de l'enfant et répondait : « Vous vous trompez ».

Le cœur maternel avait raison : Słowacki vécut. Son passage sur la terre fut assez court puisqu'il mourut à quarante ans ; mais si



JULES SŁOWACKI, en Amour, à l'âge de cinq ans

PAR RUSTEM

(Musée Lubomirski à Lwów)

jamais vie fut l'ardente vie du poète, si jamais existence fut pleine, ce fut celle qui dévolut le destin.

Son premier amour fut malheureux, comme le premier amour de Mickiewicz ; à peine sorti de l'enfance, il s'était épris de Louise Sniadecka, fille et nièce de deux savants illustres. Il n'oublia jamais cette passion, et on peut voir en quels termes touchants et tristes il en parle dans *Anhelli*. Mais l'épreuve individuelle n'est qu'un des éléments d'inspiration de la poésie polonaise ; c'est surtout dans la douleur commune que ces poètes ont trempé leur génie.

A vingt ans, Słowacki partit pour Varsovie ; à peine s'était-il fixé dans cette ville où le prince Lubecki l'avait fait entrer au Ministère des Finances que l'insurrection de 1830 éclata. Le poète la salua de quelques chants patriotiques qui commencèrent sa réputation, puis fut chargé par le Gouvernement national d'une mission en Angleterre. Il se préparait à revenir à Varsovie lorsqu'il apprit la prise de la capitale de la Pologne par les Russes et la défaite de l'insurrection. C'était désormais l'exil, et il ne devait point revoir sa patrie.

Il se rendit à Paris et y passa quelque temps : ce premier séjour dans la grande ville lui serra le cœur. Il voyait de près les sorts misérables de tant d'émigrés ses compatriotes et s'en désolait en ces termes :

« Ici erre le Polonais exilé : il est dans la misère et le frère ne secourt point son frère. Les saules pleureurs des bords de la Seine sont aussi tristes pour nous que les saules de l'Euphrate. Non, je ne ferai jamais connaître au monde l'étendue de notre misère. Les visages sont de marbre et les cœurs sont de marbre !... »

Il quitta Paris en 1832, après y avoir publié deux volumes de poésies et nous le trouvons à Genève en 1833. Il resta trois années près du Léman et s'éprit d'une jeune Polonaise dont la famille visitait la Suisse. Avec elle et ses parents il fit dans les montagnes une série d'excursions dont le souvenir lui resta bien cher. Leur roman n'alla pas plus loin : elle repartit pour la Pologne, et, en 1836, lui-même entreprenait un long voyage en Orient. Il commença par l'Italie et connut à Rome Sigismond Krasinski, avec lequel il se lia d'une amitié célèbre. Puis, il passa en Grèce, de là en Egypte, vit Thèbes, remonta le Nil, s'en alla prier au tombeau du Christ. La quarantaine qu'il dut subir à El-Arih lui inspira l'un de ses plus parfaits poèmes : *La Peste au désert*.

De retour en Europe et après s'être arrêté à Florence pendant une partie de l'année 1838, il se décida à rentrer à Paris pour y faire imprimer ses derniers ouvrages : *Anhelli*, les *Trois Poèmes* et *L'Enfer de Piast Dantyszek*. L'année suivante, il donnait *Balladyna*, *Mazepa*, *Lilla Weneda*. Paris était devenu le véritable centre de l'émigration : là bouillonnaient les rêves et les projets des exilés polonais, là s'imprimaient leurs journaux, s'organisaient leurs plans, se livraient leurs batailles intestines. Mickiewicz régnait sur

eux. On venait de créer pour lui la chaire de langues et de littératures slaves au Collège de France ; et de là, comme d'une tribune, il allait parler à ses compatriotes, à la France, à l'Europe. Il était à l'apogée de sa gloire.

Mais c'était aussi la gloire que demandait Slowacki et celle-ci se faisait attendre. Il avait déjà publié un grand nombre de poèmes — nul poète ne fut plus fécond dans l'espace d'une aussi courte vie — et il ne se trouvait encore que peu de lecteurs pour en reconnaître le haut mérite. Presque seul, Sigismond Krasinski professait pour son confrère une admiration qu'il ne cessa de lui témoigner publiquement. Mickiewicz ne comprenait rien à cette œuvre poétique, d'un génie si différent du sien. Une brouille éclatante survint même entre eux. Au banquet polonais du 24 décembre 1840 où l'on célébra le double anniversaire de la fête et de la naissance de Mickiewicz, Slowacki consentit à improviser en l'honneur du poète national, mais comme on lui demandait ensuite de présenter à celui-ci la coupe d'argent que lui offraient ses admirateurs, il crut qu'on l'invitait à faire acte de vasselage et refusa net. On retrouve cette scène de sa vie dans son poème de *Beniowski*, où il se dresse en face de l'auteur des *Aïeux*, dont il se prétend l'égal. Le morceau eut d'ailleurs un vif succès et contribua beaucoup à attirer sur lui l'attention du public.

Car il commençait à devenir célèbre, mais, au début, cette célébrité lui vint plutôt de ses allusions satiriques, des attaques auxquelles il se livra, de la part qu'il prit au Tovianisme, aux querelles de l'émigration, bref, des luttes de partis, où il se jeta, et des agitations de ses dernières années, que de la grandeur et de la beauté de son œuvre proprement dite. Il ne s'apaisa que sur le bord de la tombe. Sa santé chancelait ; il avait la poitrine atteinte et il s'éteignait lentement entouré de quelques intimes, le poète Corneille Ujejski, le sculpteur Louis Norwid et Félix Felinski ; 1848 le ranima ; il proposa à ses compatriotes un plan de confédération : puis il partit pour Poznan dans l'espérance de faire accepter son projet par le Comité National et de prendre part à l'insurrection de la grande Pologne. La tentative des patriotes échoua ; Slowacki dut se rendre à Breslau où sa mère vint le rejoindre ; il passa huit jours avec elle. Un ordre d'expulsion de la police les obligea à retourner, elle en Galicie, lui à Paris, où il rentra mourant. « Les six derniers mois de son existence », dit M. Wenceslas Gasztowtt, « furent une longue agonie pour son corps épuisé, mais en même temps une époque de transformation et de perfectionnement pour son être moral : il y avait en lui quelque chose d'idéal, et il répandait autour de lui les sentiments de paix, de fraternité, d'amour. Il ne vivait plus de la vie terrestre. » Le 3 avril 1849 il expirait, à l'âge de quarante ans. Il laissait une œuvre considérable, écrite dans une langue si merveilleuse, que son émule, Sigismond Krasinski, semblait, dans une de ses lettres, ne pas trouver assez de termes pour exprimer l'ad-

miration qu'elle lui inspirait. Et il caractérisait de la sorte les facultés de son confrère :

« Słowacki possède la langue polonaise comme on possède une amante, prête à tout au moindre signal, à mourir sur un ordre, à revivre sur un regard... elle semble le supplier et lui dire : « Je suis toute à toi, fais de moi tout ce qu'il te plaira. Veux-tu que je me durcisse en un bloc, que je m'évapore en un gaz aérien ? regarde comme je suis bleue, puis livide, transparente, fluide, presque anéantie et toujours ton esclave. » Ce poète a étendu son empire sur tous les horizons de l'imagination. Ce qui, chez Mickiewicz, était une unité dure comme le granit, absorbant le monde entier, saisissant et resserrant l'univers dans ses prises étroites, est devenu ici un épanouissement, un retour à l'espace sans limites, à la fluidité de la lumière, au jeu des couleurs, aux ondes de l'harmonie, au parfum des fleurs, à tout ce qui veut éclater et se répandre de toutes parts pour trouver l'introuvable divinité. »

C'est ainsi qu'un rival définissait la forme d'une œuvre poétique dont Julian Klaczko reconnut à son tour, dans sa fameuse étude de la *Revue des Deux Mondes* sur le Poète anonyme, qu'elle dénotait « une puissance de parole que personne n'avait égalée, pas même Mickiewicz ».

GABRIEL SARRAZIN.

ADIEU AUX CENDRES DE SŁOWACKI

La Pologne va reprendre, au petit cimetière de Montmartre, un de ses Fils, Jules Słowacki. A quarante ans, dont dix-huit années d'exil, le Poète ferma les yeux à Paris. C'était en 1849, et, depuis cette époque, il demeura couché dans une terre amie, mais qui n'était point sienne. Heureusement, voici venu enfin le moment où Słowacki va retourner en sa patrie, heure tardive sans doute, mais que compense magnifiquement la gloire d'un ensevelissement au vieux Wavel de Cracovie, dans la cathédrale des Sacres où reposent princes et rois de Pologne et où dort sous les yeux de la Vierge, auréolée d'étoiles, Mickiewicz.

Le geste est rare. Aussi la Pologne tout entière se recueille : elle pense au génie et surtout à l'amour filial de l'Enfant qu'elle rappelle à elle et elle est fière d'avoir été si bien chantée et si profondément aimée par lui.

Qu'il nous soit permis à nous, Français, qui avons offert un abri et un champ de repos à l'exilé, qui avons eu l'honneur par nos Chateaubriand et nos Hugo de soutenir parfois l'inspiration du Poète notre hôte, de participer à la glorieuse veillée funèbre et d'évoquer aussi celui dont les cendres vont nous quitter.

**

Dirons-nous l'artiste ? le connaisseur subtil des rimes et des rythmes dont certains accords font penser à Chopin, ou bien, celui qui pressentit le rôle d'une forme symbolique et que des jeunes ont revendiqué naguère pour leur chef ? Rappelons-nous le dramaturge, le poète lyrique, le satiriste, le critique, l'épistolier, l'animateur des légendes populaires ? Cet artiste, sans doute, fut des plus grands et les œuvres qui jaillirent sans effort de son imagination toujours fraîche demeurent comme des monuments impérissables du Verbe et de ses possibilités. Aujourd'hui pourtant, il nous semble préférable, en cette brève méditation, de prêter l'oreille moins à l'harmonie des sons tirés de la lyre du poète, qu'au sens des paroles échappées à ses lèvres, et de recueillir surtout les accents qu'il employa pour évoquer son pays et lui marquer son amour.

Jules Słowacki quitta la Pologne pour n'y plus revenir, en 1831, à vingt-deux ans. Il allait beaucoup voyager et dans des contrées dont le pittoresque était fait pour séduire son imagination comme il avait séduit celle des poètes romantiques anglais et français, ses contemporains. Il devait visiter la Suisse, l'Italie, la Grèce, la Palestine, l'Égypte, habiter longuement la France, connaître de près la société parisienne. N'allait-il pas oublier les plaines monotones et



L'UNIVERSITÉ DE WILNO



LA CRYPTÉ DU WAWEL

les bois sombres de la Pologne ? Si peu de choses le rattachaient à son pays ! même pas le regret d'une situation perdue, car il était assez riche pour ne pas souffrir matériellement de son séjour à l'étranger, même pas l'atmosphère du milieu de l'émigration, car ses compatriotes exilés furent longs à comprendre son génie. Słowacki, cependant, n'a jamais cessé de nourrir en lui l'amour du sol natal et de vivre dans les souvenirs de son pays.

Un des héros du poète, Kordjan, nous est dépeint présentant au pape, pour qu'il la bénisse, une poignée de terre polonaise emportée dans la fuite, et, comme son geste n'est pas compris, il jette aux quatre vents cette poussière qu'a rendu sainte le sang des martyrs. Słowacki comme Kordjan a quitté tout jeune son pays, mais il semble qu'avant de partir il a puisé à pleines mains dans la glèbe du sol natal si bien qu'il a pu éparpiller ce trésor à tous les souffles de son génie et que l'on retrouve dans presque toutes ses œuvres la vision du pays avec toute sa parure et toute sa richesse d'évocation.

Sans doute, les crêtes des Alpes avec l'éclat de leurs neiges et l'éblouissement diapré de leurs cascades, le désert de Libye, les sites de la Grèce, passent dans la poésie de Słowacki, mais on n'en est pas moins frappé par la fidélité de l'écrivain aux paysages de son pays. La Podolie, où s'est passée son enfance, est le cadre de son grand poème, *Beniowski*, et du drame qui est sa suite : *Le Prêtre Marc*. L'Ukraine, toute voisine, qu'il avait visitée du Dniepr aux bords de la Mer Noire, se retrouve avec ses chansons et ses légendes cosaques dans le poème sur l'hetman *Zmija*, dans *Wactaw*, dans la tragédie de *Mazepa*, dans le poème *Horsztyński*. Puis les autres parties de la Pologne (comprise telle qu'elle se présentait avant les partages) sont évoqués ; c'est la Lituanie avec la tragédie *Min-dowe*, la Grande Pologne avec *Balladyna* et *Lilla Weneda*, la Petite Pologne avec le fragment de *Krakus*. Tout ceci n'est pas un hasard. Cet attachement au souvenir des paysages, des légendes, des traditions du pays où il est né, malgré la séduction des pays où il passe, suffirait déjà à montrer combien le poète gardait fidélité à la Pologne et comme il en aimait le sol même. Le Nil ne lui faisait pas oublier le Dniepr et c'est au lac Goplo qu'il rêvait au bord du Léman.

*

**

Mais Słowacki fit plus que de donner à la plupart de ses poèmes et de ses tragédies le cadre des paysages de sa patrie : au souvenir fidèle se joignit chez lui, comme chez la plupart de ses contemporains, l'angoisse de la liberté nationale perdue et l'ardeur de servir.

Słowacki, comme Mickiewicz et comme Krasinski, fut hanté par le désir de voir ressusciter sa patrie, mais il traduisit ses sentiments d'une manière qui le différencie assez sensiblement de ses grands contemporains. Il est très long à partager la confiance de ceux qui voient dans la catastrophe des partages le triomphe d'un complot

semblable à celui qui fit mourir le Christ, ce qui, par conséquent, est la marque assurée d'une résurrection glorieuse dont l'heure sera fixée par Dieu. Słowacki ramène le problème de la disparition et du rétablissement de la Pologne à lui-même, à ses contemporains. Il s'examine, il observe ses compagnons d'exil et il se demande : « Que pouvons-nous ? Sommes-nous capables et dignes ? » Et le sentiment qu'il a de son manque d'aptitude à l'action, et tous les défauts qu'il sent chez ses amis font qu'il refuse, au début, de partager cette confiance aveugle. En d'autres termes, il ne commence pas par un acte de foi dans les destinées de la Pologne, mais par un sérieux examen de conscience des Polonais et de lui-même, et ce n'est que par pénibles étapes qu'il arrive à se trouver rassuré. Il n'est pas étonnant que la voie de Słowacki, si différente de celle de ses compagnons, n'ait pas été comprise tout de suite et que pendant dix ans on l'ait accusé de manquer de foi et de bâtir des temples superbes, mais où manquait la présence de Dieu. La postérité a révisé ce jugement parce qu'elle a compris le travail douloureux grâce auquel Słowacki avait pénétré peu à peu le sens de sa mission et celui de la mission de son pays. Il vaut la peine de rappeler l'histoire de cette foi qu'aucune révélation soudaine n'a confirmée et qui s'établit au cours du temps sous les chocs de la vie et l'effort de la méditation.

La pensée de Słowacki fut d'abord très sombre. Le soulèvement de 1830 avait échoué et la leçon que le poète en tirait, c'était l'impuissance de ceux qui avaient voulu secouer le joug. Il écrivait en 1832 son poème de *Lambro*, où il rappelait la tentative malheureuse d'un Grec qui avait essayé de rendre à son pays la liberté. L'allusion était claire et la préface la soulignait encore : « *Lambro*, écrivait Słowacki, est le symbole de notre temps, de ses efforts impuissants, c'est la raillerie du sort personnifiée et sa vie est semblable à la vie de beaucoup d'hommes qui meurent aujourd'hui et dont les amis écrivent ce qu'ils auraient pu être et dont les inconnus disent qu'ils ne furent rien. »

C'est presque la même impression pessimiste qui se dégage de *Kordjan* (1834), un poème dramatique, premier élément d'une trilogie qui ne fut pas achevée. Le héros, par une série d'expériences malheureuses, a perdu sa foi dans l'amour, dans l'Eglise, dans les possibilités de son génie. Il est prêt à se précipiter dans un gouffre pour se tuer lorsque, du haut du Mont Blanc où il est monté, il croit apercevoir la Pologne et entendre ces paroles : la Pologne, Winkelrid des Nations, c'est-à-dire celle qui, comme le héros de la Suisse, rassemble sur sa poitrine les lances de l'ennemi pour sauver le peuple. *Kordjan* part alors pour la Pologne afin de commencer l'œuvre de libération en tuant le tsar oppresseur. Mais ici, c'est la tragédie de l'impuissance qui recommence : les conspirateurs, réunis à Varsovie dans la crypte de Saint-Jean, hésitent à décider la mort de l'empereur, et *Kordjan* lui-même s'évanouit d'émotion dans l'appartement du tsar. On commence cependant à sentir que déjà

une attitude de pure critique ne satisfait plus Słowacki — à supposer que l'ait satisfait ce qui était surtout la réaction contre l'optimisme de Mickiewicz :

*Il me faut des ailes nouvelles, il me faut de nouveaux chemins.
Comme Colomb, je vogue sur des océans inconnus
Avec des pensers tristes et un cœur brisé...*

écrit-il, et il se représente comme l'Égyptien antique qui enveloppait d'une feuille d'aloès le cœur des morts pour qu'il ne se corrompît point et qu'il fût tout près à battre quand il plairait à Dieu d'y insuffler à nouveau la vie.

De fait, Słowacki commence une besogne d'embaumeur : il va retracer plusieurs scènes de l'existence polonaise du passé afin que cela au moins ne périsse pas et — qui sait ? — qu'un jour le réveille en soit plus prompt. Il écrit alors, de 1834 à 1839, deux drames en vers : *Mazepa*, *Balladyna*, un drame en prose, *Horsztyński*, et il pense à sa tragédie, *Lilla Weneda*, qui paraîtra un peu plus tard (1840).

Anhelli, paru en 1839, nous fait franchir une étape : Słowacki se retrouve, comme dans *Kordjan*, devant la vision de son pays, mais cette fois ce n'est plus l'insurrection malheureuse qu'il aperçoit, mais ses suites les plus dures : l'exil en Sibérie. Le poète se représente là-bas, où il aurait pu être envoyé si sa fuite ne l'avait pas sauvé et, sentant que sa cause fut juste, qu'il n'a point de fautes personnelles à expier, il se demande le pourquoi et l'à quoi bon de ces souffrances. Son poème, en prose biblique, a pour héros un personnage qui symbolise sa pensée, *Anhelli*. C'est un pur et qui laisse guider sa vie par un sage. Il est pourtant voué à une souffrance dont il n'a pas la consolation, même à la mort, d'apercevoir le sens. A son heure dernière, il est visité par deux anges : ceux-là mêmes qui apparurent au premier prince de Pologne, mais leurs paroles restent un mystère : « Autrefois nous avons visité l'espérance, à présent nous sommes venus visiter la fin et le malheur et Dieu ne nous a pas commandé de dévoiler l'avenir. » Słowacki n'a pourtant pas fermé ses lèvres sur cette parole de doute. *Anhelli* mort, un cavalier ailé vient pour le réveiller, mais un ange l'arrête en lui disant : « Celui-ci a été destiné au sacrifice et même au sacrifice du cœur. Cavalier, vole plus loin et ne l'éveille pas ! » S'il y a sacrifice, il y a donc expiation et rachat possible. C'est une grande lueur d'espoir qui passe dans la pensée de Słowacki, un sens nouveau qu'il aperçoit à la vie, dont l'immolation obscure prend une valeur rédemptrice. *Krasiński* le sentit et il écrivait après la lecture d'*Anhelli* : « L'enfer de Sibérie, dans ce poème, tout en demeurant un enfer, s'est couvert d'un charme étrange, merveilleux et terrible, horrible et attirant à la fois. »

Słowacki n'avait cependant pas encore retrouvé la paix : une fois de plus, il voulut dire les fautes de ceux qui perdirent la patrie et l'erreur de ceux qui comptaient sur une intervention extérieure,

sur l'appui de l'Eglise, sur un miracle pour rendre au pays sa liberté. Il semble bien que c'ait été là l'objet principal de sa tragédie, *Lilla Weneda* (1840), dont les significations multiples échappent à l'analyse, mais dont le sens semble bien donné par un poème que le poète publia à la suite de sa pièce sous le titre : *Le Tombeau d'Agamemnon*. Là, Słowacki s'adresse à son pays avec dureté, avec menaces, avec sarcasme : « Tu fus le paon et le perroquet des nations, tu es à présent l'esclave étrangère... Maudis-moi... mais tu n'en as même pas le droit, esclave ! » De salut, il n'y en a, pour la Pologne, que si elle arrache de ses flancs « la tunique de Déjanire », c'est-à-dire le tissu de vices dont l'a enveloppée la noblesse coupable. Słowacki publia ensuite les premiers chants de son poème, *Benjowski* (1841), qui allait être son premier grand succès. C'est le tableau de la vie d'un gentilhomme polonais au moment de la Confédération de Bar, mais un tableau où les digressions abondent, où la satire, la vision, la confession, coupent à chaque instant le récit épique. C'est un chef-d'œuvre de verve, « un feu d'artifice de quelques milliers d'étoiles », comme le disait lui-même Słowacki, et l'on serait presque en droit d'égaliser ce récit étincelant au poème de Mickiewicz, *Pan Tadeusz*, si *Benjowski* avait été achevé, si surtout certaine amertume dans le ton du récit ne venait pas un peu gêner l'admiration du lecteur.

Mais Słowacki était bien près de laisser tomber ce qu'il pouvait avoir encore de contraint et d'artificial dans son attitude. Un choc se produisit dans sa vie : Le 12 juillet 1842, il rencontra Towiański et du coup sa foi ne connut plus de retour. Nous ne pensons pas que le fondateur du mouvement messianique ait eu beaucoup à faire pour convaincre Słowacki, sa forte personnalité imposa seulement au poète plus de logique dans la vocation qu'il avait sentie en lui depuis bien longtemps, mais que trop de sensibilité humaine et qu'un peu d'amour-propre d'artiste lui avait empêché d'exprimer jusque-là. Słowacki tomba à genoux et pria :

*Je suis petit et pauvre, mais en mon cœur
Peuvent trouver leur place des hommes par millions :
Tous ceux qui recevront de moi des armes,
Tous ceux qui recevront de moi la foudre pourpre
Et pour qui mon bonheur sera l'escabeau du bonheur,
Ainsi sois avec moi, ô Christ, Seigneur Dieu !*

*Avec humilité, je tombe aujourd'hui à genoux
Pour me relever, puissant ouvrier de Dieu.
Quand je me lèverai, ma voix sera la voix de Dieu,
Mon cri sera le cri de toute ma patrie,
Mon esprit, un Ange qui vaincra tout,
Ainsi sois avec moi, ô Christ, Seigneur Dieu !*

C'est dans ces dispositions que Słowacki composa ses dernières œuvres : *le Prêtre Marc* (Książd Marek) et *le Roi-Esprit* (Król Duch).

Dans ces ouvrages, la mystique messianique se mêle intimement à l'inspiration, mais Słowacki avait une personnalité d'artiste trop grande pour ne pas donner à la doctrine de Towianski un accent tout particulier. Ce que nous voudrions marquer surtout, c'est que cette tragédie et ce poème sont des actes de foi dans l'avenir de la Pologne et que le poète, débarrassé du doute, n'aperçoit plus les destinées de son pays que sous une lumière sublime. Dans *le Prêtre Marc* (1843), Słowacki nous montre toutes les forces bonnes de l'ancienne Pologne concentrées à Bar, et l'héroïsme de cette ville devant mériter au pays la régénération. Bar devient pour lui le Bethléem de la future Pologne, une Pologne où prendront place les Juifs mêmes, baptisés et réconciliés. Quant au *Roi Esprit* (1847), c'est malheureusement une œuvre incomplète, on y aperçoit cependant le dessein du poète, qui fut de se représenter, grâce à la doctrine de la réincarnation, présidant aux grands moments de l'histoire de son pays et devant le guider jusqu'au jour où il se fondra avec la Jérusalem céleste (1). Ce poème nous fait sentir tout le changement qui s'est produit en Słowacki. De tous les poèmes écrits par les messianistes et les romantiques polonais, il est celui qui se détache le plus de la réalité, qui est le plus illuminé de visions et résonnant de prophéties. Il est pourtant de la plume de celui qui semblait, dans ses premières œuvres, rappeler avec insistance les fautes du passé et les impuissances du présent. Towianski fut pour quelque chose dans cette double évolution, mais il faut surtout voir dans ce progrès de la pensée le travail personnel et la recherche inlassable. Entre *Lambro* et le *Roi Esprit*, il y a *Kordjan* et *Anhelli*. Les étapes ne manquèrent donc pas.

*
**

Cette épuration progressive de l'amour de la patrie, telle est la marque de Słowacki. Elle touche d'autant plus qu'elle fut le fruit d'un travail incessant et que les plus brillantes « distractions » n'interrompirent pas, mais enrichirent. La clef de cette passion dans la recherche, de cette extraordinaire fidélité, c'est que, dès le début, dès ses vingt-deux ans, Słowacki s'était donné tout entier à sa patrie et qu'il ne s'est jamais repris.

En 1839, Słowacki répondant à ses critiques qui lui reprochaient son soi-disant repliement sur lui-même, écrivait : « Voici huit ans que j'ai arraché chaque instant de ma vie aux distractions, à la recherche personnelle du bonheur, pour la consacrer à ce but unique (être le chevalier de cette lutte supra-terrestre qui se livre autour de notre nation) — et si je n'ai pas atteint ce but, c'est parce que Dieu m'a donné plus de volonté que de capacités, qu'il a voulu que ma consécration inefficace fût ajoutée au nombre des sacrifices plus

(1) Il y a en même temps un élargissement considérable de la pensée sous l'influence de Français comme Ballanche, ce qui permit à Słowacki de construire un véritable système de l'univers.

grands que les Polonais offrent sur le tombeau de la patrie, et que je sois de ceux qui, ayant épuisé en vain toutes les forces de leur âme et toute la puissance de leur volonté personnelle en vain, doivent aller se reposer dans la terre, épuisés et tristes de ce que leur glaive ne fut point un foudre et leur verbe un cri de résurrection ».

Et ceux que Słowacki a tant stigmatisés, c'était ceux qui n'avaient pas senti la vertu du don de soi total et dont il disait dans *Beniowski* :

*Malheur à qui donne à la patrie la moitié seulement de son âme
Et qui garde l'autre moitié pour en jouir.
Il engraissera un jour, nourri du pain de l'exil,
Et ses enfants malheureux seront autour de lui
Criant : « Donne-nous une patrie ou bien, pour dormir,
Un mausolée de gloire. » Mais ils ne recevront
Ni gloire ni tombeau...*

Słowacki s'est donné tout entier. Aussi voici que s'ouvre pour lui le tombeau le plus beau qui soit en Pologne : la colline sacrée de Cracovie et la gloire — quelle gloire ! — : d'un peuple entier allant au-devant de ses restes.

Les cendres de Słowacki nous quittent. Inclignons-nous !

ANTOINE MARTEL.

BIBLIOGRAPHIE

des principales traductions françaises des œuvres de Jules SŁOWACKI

- ANHELLI. — **Anhelli ou les Exilés polonais en Sibérie.**
— *La Revue indépendante*, 7^e année, 2^e série, 8^e volume, 4^e livraison ; 25 avril 1847 ; pp. 401-435. Paris, in-8^o.
- **Anhelli.** — *La Revue contemporaine*, 2^e série, XXV, 46 ; 18 janvier 1862. Paris, in-8^o.
- **Anhelli**, poème de Julian Słowacki (traduit par le Marquis de Noailles). — *L'Athénéum français*, tome LV (60), 1862 ; pp. 46-77. Paris, in-8^o.
- **Le Poème de la Sibérie (Anhelli)**, traduit du polonais par Louis Léger. — *La Revue moderne*, tome LII, 2^e livraison ; 25 mai 1869 ; pp. 233-266, Paris, in-8^o.
- ARAB. — **L'Arabe** (traduction en prose dans l'article de) L. Lemaître. *Notice sur les Poésies de Jules Słowacki.* — *Revue européenne*, tome V, 1832, pp. 584-600, Paris, in-8^o.
- *Œuvres choisies* de Jules Słowacki, traduction française par Jules Mien. 1^{re} livraison. **L'Arabe, poème oriental.**

Cracovie, 1875, librairie A. Dygasinski, imprimerie de W. Kornecki, in-8^o, p. 16.

DO AUTORA TRZECH PSALMÓW. — **A l'Auteur des Trois Psaumes.** Trad. par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, 15 mars et 15 avril 1911, Nos 272 et 273. Paris, in-8^o.

BALLADYNA. — **Balladyna, tragédie en 5 actes et en vers.** Traduction (en prose) par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais* du 1^{er} février au 1^{er} décembre 1893, Nos 60-65. Paris, in-8^o.

(Le tirage à part de cette traduction parut à) Paris, 1894, imprimerie A. Reiff, in-8^o, p. 86.

BEATRIX CENCI. — **Béatrice Cenci, tragédie en 5 actes.** Traduction française en prose par Zdzislas Rulikowski. Œuvre posthume. Cracovie, 1887, librairie Gebethner et C^{te}, imprimerie Drukarnia Związkowa; gr. in-8^o, p. VII, 86.

BENIOWSKI. — **Beniowski, poème,** traduit en prose par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du 15 février au 15 juin 1905, du 15 août, 15 septembre, 15 novembre et 15 décembre 1905, du 15 janvier au 15 avril 1906, du 15 juin au 15 décembre 1906, du 15 janvier au 15 février 1907; Nos 199-203, 205, 206, 208-213, 215-223. Paris, in-8^o.

(Le tirage à part de cette traduction parut à) Paris, 1907, imprimerie A. Reiff, in-8^o.

BOGARODZICA. — **Hymne à la Vierge** (traduction en prose dans l'article de) L. Lemaitre. *Notice sur les poésies de Jules Slowacki.* — *Revue européenne*, tome V, 1832, pp. 584-600. Paris, in-8^o.

GENEZIS Z DUCHA. — **La Genèse par l'âme,** traduit par A. d'Ulrich. Extrait de la revue de Haute Science, *La Voie*, Ars Regia, Milano. Caen, 1907, imprimerie Ch. Valin, in-8^o, p. 40.

— **La Genèse par Esprit,** traduit par St. Dunin-Karwicki. Dix autolithographies de François Siedlecki. Varsovie, 1926, J. Mortkowicz, éditeur, in-4^o, p. 55, 10 planches.

GRÓB AGAMEMNONA. — **Le Tombeau d'Agamemnon** (traduction en vers dans le volume de) V. Gasztowtt, *Le Poète polonais Jules Slowacki.* Paris, 1881, Calmann-Lévy, éditeur, imprimerie Chaix, in-12, p. 8, 136.

KRÓL-DUCH. — **Le Roi-Esprit, chants I, II, III** (traduction en prose dans l'ouvrage de Edmond Chojecki (Charles-Edmond), *La Pologne captive et ses trois poètes, Mickiewicz, Krasinski, Slowacki*; Leipzig, 1864, F. A. Brockhaus éditeur-imprimeur, in-8^o, de la p. 154 à la p. 240.

— **Le Roi-Esprit, 1^{re} rhapsodie,** traduit (en prose) par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du 15 mai 1910, du 15 juillet 1910 au 15 février 1911; Nos 262, 264-271. Paris, in-8^o.

- KSIĄDZ MAREK. — **Le Père Marc, poème dramatique en 3 actes et en vers**, traduit (en prose) par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du 15 mars au 15 septembre, 15 novembre et 15 décembre 1907, du 15 janvier au 15 mars 1908, N^{os} 224-230, 232-236. Paris, in-8^o.
- LILLA WENEDA. — **Lilla Wénéda, tragédie en 5 actes et prologue**, traduction française en vers, avec une notice biographique sur l'auteur par Jules Mien. Paris, 1878, librairie Sandoz et Fischbacher, imprimerie « Czas » à Cracovie, in-8^o, p. XXIV, 167. (Publication nationale des chefs-d'œuvre de la littérature polonaise du XIX^e siècle. Œuvres choisies de J. Słowacki.)
- **Lilla Weneda, tragédie en 5 actes**, traduction (en prose) de Venceslas Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du 15 avril, 15 mai, du 15 juillet au 15 octobre 1896 ; N^{os} 93, 94, 96-99. Paris, in-8^o. (Le tirage à part de cette traduction parut à Paris, 1896, imprimerie A. Reiff, in-8^o, p. 60.)
- LIST DO ALEKSANDRA II. — **Épître de Jules Słowacki à Alexandre H**, traduite (en prose) par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais* du 15 novembre 1902, N^o 172. Paris, in-8^o.
- MAZEPA. — **Mazeppa, tragédie en 5 actes, en vers**, traduite (en prose) par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du 15 septembre au 15 décembre 1900, 15 janvier 1901, N^{os} 146-150. Paris, in-8^o. (Le tirage à part de cette traduction parut à Paris, 1901, imprimerie A. Reiff, in-8^o, p. 47.)
- OJCIEC ZAŻUMIONYCH. — **La Peste au désert à El-Arish**, traduction en vers français par Venceslas Gasztowtt. Paris, 1879, imprimerie D. Jouaust, in-8^o, p. 24.
(Cette traduction a été réimprimée dans le volume de V. Gasztowtt, *Le Poète polonais Jules Słowacki*. Paris, 1881, in-12.)
- ROZMOWA Z MATKĄ MOKRYNĄ MIECZYŚLĄWSKĄ. — **Conversation à Paris avec la R. Mère Basilienne Mokryna Mieczysławska**. Traduit (en vers) du polonais par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du septembre au décembre 1919, N^{os} 374-377. Paris, in-8^o.
- SEN SREBRNY SALOMEI. — **Le Songe d'Argent de Salomé, roman dramatique en 5 actes**, traduit (en prose) par V. Gasztowtt. — *Bulletin polonais*, du 15 septembre 1908 au 15 novembre 1909, N^{os} 242-256. Paris, in-8^o.
- W SZWAJCARJI. — **Un Épisode en Suisse**, traduit du polonais « W Szwajcarji » ; **Le Tombeau d'Agamemnon, fragment d'un voyage en Grèce**. Paris (et Cracovie, Gebethner i Spółka), 1876, in-8^o, p. 72.
- **En Suisse** (traduction en vers dans le volume de)

V. Gasztowtt, *Le Poète polonais Jules Słowacki*. Paris, 1881, in-12.

ŒUVRES. — **Œuvres complètes de Jules Słowacki**, traduction et préface de Venceslas Gasztowtt. — Tomes I et II. Paris, 1870, Librairie du Luxembourg, imprimerie Ch. Noblet, 2 vol. in-12, p. 443 et 322.

(Traductions en prose ; le tome I^{er} contient : *Żmija, Jan Bielecki, Hugo, A Michel Skibicki, le Moine, l'Arabe, Mendog, Marie Stuart, Lambro, Hymne, le Kulik, Chant de la Légion, Duma sur V. Rzewuski, Paris, Heure de méditation* ; le tome II^e contient : *Kordian, Anelli, la Peste au désert, En Suisse, Venceslas, L'Enfer, poème de Dantyszek*.)

— **Œuvres choisies de Jules Słowacki** : *Beniowski, Le Tombeau d'Agamemnon, Mon Testament*. Traduction de Jules Mien, 2^e livraison. Cracovie, 1875, in-8^o, pages 17 à 32 (la 1^{re} livraison contient la traduction de l'Arabe).

— **Œuvres de Jules Słowacki**, quatrième partie (*Beniowski, Le Père Marc, Le Songe d'argent de Salomé, Le Roi-Esprit, A l'Auteur des Trois psaumes*). Traduit par V. Gasztowtt. Paris, 1911, imprimerie A. Reiff, in-8^o, p. VIII, 290 ; (le tome 3, qui devait contenir *Balladyna, Lilla Weneda, Mazeppa*, n'a jamais paru séparément).

— **Pages choisies de Jules Słowacki**. Paris, s. d. (1926), édition des « Amis de la Pologne », imprimerie M. Remy à Baugé, in-8^o, p. 32.

LE ROI DE LADAWA. — **Le Roi de Ladawa, roman historique de la dernière révolution de Pologne**. Z autografu Biblioteki Krasieńskich wydał Manfred Kridl. Warszawa 1924, J. Wojnar i S-ka, in-8^o, p. 82, 2 planches. (Ecrit en français par Jules Słowacki.)

Paris, Mai 1927.

Stanisław Piotr KOCZOROWSKI.



SOMMAIRE

	Pages
14 Juin 1927 (Antoni POTOCKI).....	3
La Genèse Spirituelle (Jules SŁOWACKI). (Traduit par Stéphane DANYSZ).....	8
Dialogue des Pyramides. — Hymne. — Si tu me prêtes ton appui, mon Dieu (Jules SŁOWACKI). (Traduit par Stéphane DANYSZ).....	28
Vie de Jules SŁOWACKI (Gabriel SARRAZIN).....	32
Adieu aux Cendres de SŁOWACKI (Antoine MARTEL)..	38
Bibliographie des principales traductions françaises des œuvres de Jules SŁOWACKI (Stanislas Piotr KOCZO- ROWSKI).....	46

ILLUSTRATIONS

Jules SŁOWACKI. — Salomé SŁOWACKA, née JANUSZEWSKA, mère de Jules SŁOWACKI. — Jules SŁOWACKI, en Amour, à l'âge de cinq ans. — L'Université de Wilno. — La Crypte du Wawel à Cracovie.

Extrait de *la Pologne* du 15 juin 1927

*Ce numéro a été rédigé par M. Antoni Potocki,
délégué de la Société polonaise d'Échanges littéraires et artistiques
entre la Pologne et la France.*